

NUMÉRO 166

S.O.S Amitié

La
revue



Revue de S.O.S. Amitié France • Février 2017 • Prix : 5 €

Silences

S.O.S
Amitié

UN MAL.



DES MOTS.

sommaire

04 MOTS TUS, MOTUS
Yvette Rodalec

07 PAS DE MUSIQUE SANS PAUSE
Eric Laloy

08 PRISON... LE LIEU OÙ TOUT RÉSONNE
Denise Demoulière

08 UNE ÉCOUTE DE DIALOGUE
Anne Torquéo

09 LE SOUPÇON DU VIDE
Anne Torquéo

09 LA PENSÉE QUI PARLE
Frédéric Mauvignier

10 SILENCES
André Comte-Sponville

12 LE SACRÉ, ENTRE PAIX ET PAROLE
Camille Tarot

14 TÉMOIGNAGES D'ÉCOUTANTS

14 SE LIBÉRER D'UN POIDS?
Christian Rix

16 QUAND LE SILENCE ENGENDRE LA PAROLE
Collectif d'écouter

17 ... ET SUR INTERNET ?
Françoise Legouis

19 OSER LA CONVERSATION
Colette Barroux-Chabanol

20 LE VIDE DE L'APPELANT, LE PLEIN DE L'ÉCOUTE : L'APPEL MUET
Jean-Christophe Debauge

21 RETRAITANT
Jean-Baptiste Legouis

22 LES SECRETS DE FAMILLE
Françoise Legouis

24 ÉCRIRE, C'EST DIRE
Yvette Rodalec

26 À LA CROISÉE DES ÉCOUTES, LA RENCONTRE
Jean-Christophe Debauge

28 COMMUNICATION DES MORTS, MUTISME DES VIVANTS
Christian Rix

30 LA PETITE CHRONIQUE DE MICHEL
Michel Montheil

edito

PAR COLETTE BARROUX-CHABANOL
Rédactrice en Chef de la Revue S.O.S Amitié



En noir et blanc

Noir et opaque, le silence est jeté sur les délits, les maltraitances, les scandales, les vilénies passées aux oubliettes, les petits secrets gênants. On ne divulgue pas, on enterre ce qui est invouable. L'oncle Paul était collabo, la tante Ursule a étouffé son enfant à la naissance, Jacques avait une double vie secrète, Martine mariée à un soldat a eu une aventure avec un occupant allemand. Le silence a tout recouvert, sauf les souffrances souterraines et le besoin de savoir, bien longtemps après. Car la face noire du silence fait de lui un geste imposé, tyrannique, qui dissimule la vérité mais également bâillonne tous ceux dont on ne veut pas entendre la voix : minorités ethniques, femmes, homosexuels, tsiganes... C'est le silence de l'armée, le silence d'obéissance, d'humiliation, de répression, suintant la peur, lourd, menaçant, et explosif lorsqu'il se rompt.

Le prochain numéro



Le prochain numéro de la revue portera sur "le suicide entre tentation et tentative" et s'arrêtera sur cette détresse qui n'a ni âge ni sexe, ni condition sociale et qui choisit de s'exprimer sur les lignes de S.O.S Amitié dont la mission fondatrice est de l'écouter pour prévenir un "passage à l'acte".

Mais blanc est le silence choisi comme un temps d'absence, d'abstention, de respect, d'écoute et de bienveillance. Ultime protection de nos secrets, de notre intimité, il est la défense contre la transparence mortifère et contre la médiatisation à outrance. Il est l'envers de la télévision de l'intimité. Il m'autorise à rester caché et à ne rien livrer en pâture. C'est un silence de dignité qui ne cherche ni compassion ni attendrissement. Alfred de Vigny ne l'aurait pas renié, lui qui dans La mort du loup écrivait : « seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse. » Car le silence est aussi celui que le stoïcisme nous enjoint de faire sur nos souffrances (pour Sénèque, « les grandes douleurs sont muettes », rejoignant Épicète qui conseille « de garder souvent le silence »). Nous n'en finirions pas d'énumérer toutes les vertus du silence lorsqu'il est l'inverse du bruit : il est la respiration entre les mots, entre les notes, le temps de réflexion avant de parler, le temps de méditation avant de décider ou de créer, la pause en soi pour accueillir la littérature ou l'œuvre d'art, ou pour accéder à sa vie intérieure : rêver, imaginer, se souvenir. Il est ce frémissement du temps hors du brouhaha, ce sas bienvenu entre le travail et la maison, sans musique, sans muzak, sans crin-crin du métro, sans radio permanente, le contraire de la connexion à tout va.

Le silence est aussi - les écouter de S.O.S Amitié le savent bien - ce qui permet d'écouter l'autre, de l'entendre, de percevoir son souffle, de le laisser associer librement ses idées et égrener ses plaintes.

Prenons-y garde : notre monde avec ses écrans, ses publicités et sa frénésie de communication pâtit sans doute davantage d'un excès de tapage que d'un abus de silence.

Revue éditée par S.O.S Amitié France.
Association Reconnue d'Utilité Publique.

Directeur de la publication

Jean-Pierre Igot
33, rue Linné - 75005 Paris

Rédactrice en chef

Colette Barroux-Chabanol

Comité de rédaction

Jean-Christophe Debauge, Denise Demoulière,
Françoise Legouis, Christian Rix,
Yvette Rodalec, Anne Torquéo.

Conception

Heica Design - claire@heica-design.fr

Crédits photos

www.shutterstock.com

www.flaticon.com

Impression

L'artésienne - 03 21 72 78 90

Z.I. de l'Alouette - 62802 Liévin cédex

Je m'abonne
 Je me réabonne
M./Mme
Adresse

Je joins un chèque de €
à l'ordre de S.O.S Amitié France

À adresser à : S.O.S Amitié France
33, rue Linné - 75005 Paris.

Abonnement
REVUE S.O.S AMITIÉ

4

numéros/an

18.50€

Abonnement
Normal

23€

Abonnement
pour l'étranger

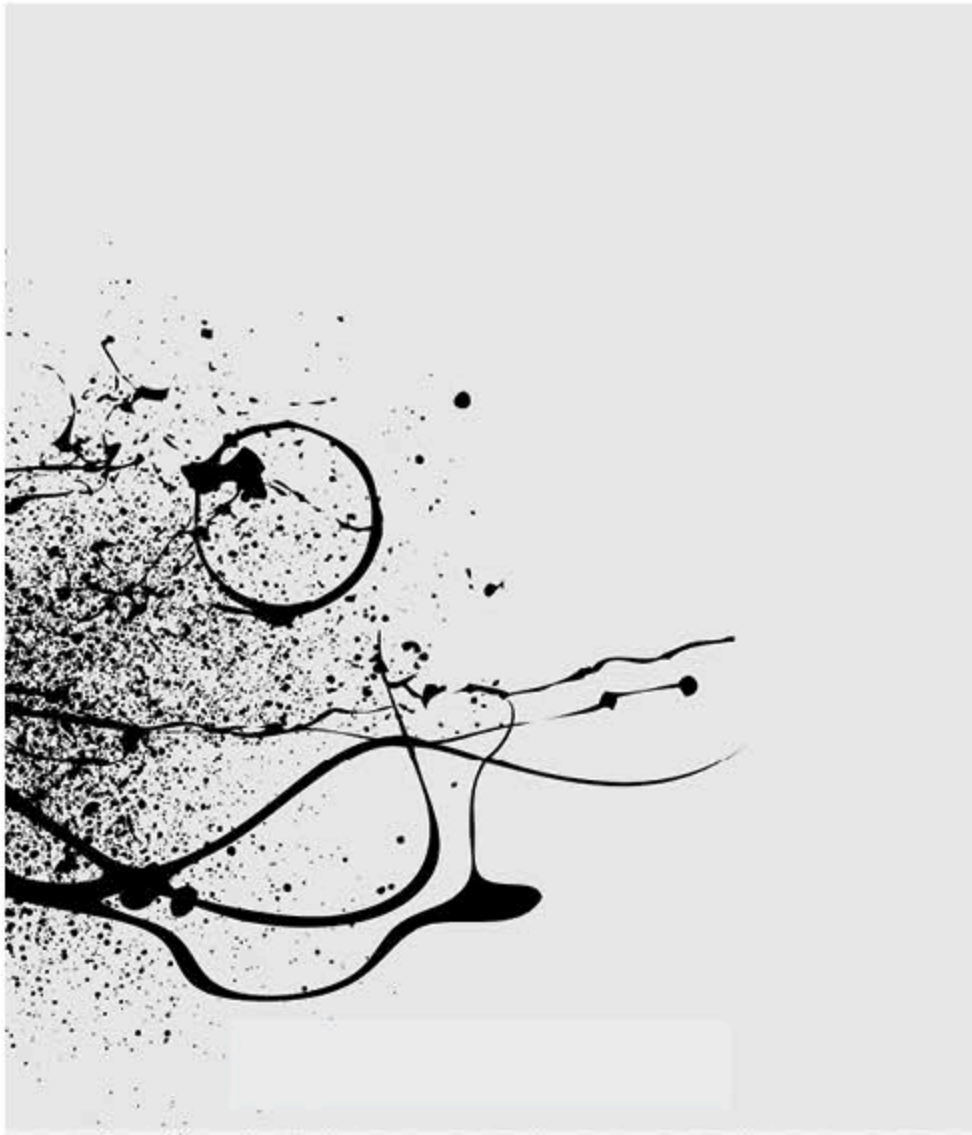
à partir de

40€

Abonnement
de soutien

Mots tus, motus

Évoquer le silence, serait-ce se contenter d'une page blanche pour donner à voir une sorte d'absence ? Un vide ? Une inertie ? Mais pour celui qui écrit, la page blanche n'est pas un espace sans mouvement, sans bruit. C'est souvent le lieu d'un tapage intérieur dilué dans l'encre des mots. « Écrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit », dit Marguerite Duras.



PAR YVETTE RODALEC
Comité de rédaction

C'est aussi le lieu du don des mots à ceux qui les ont perdus, ceux que le langage déserte pour mille et une raisons : maladies, grand âge, troubles psychiques, habitudes immémoriales. L'écriture d'un autre permet de dire, se dire, car se taire n'a jamais signifié que l'on n'avait rien à dire : « On a eu autre chose à faire avec les mots, et parfois, et souvent sans eux », confie Marie-Hélène Lafon.

C'est souvent fracturer la porte des placards où gisent les secrets de famille, voir déferler une horde vociférante, qui peut s'avérer dévastatrice ou, au contraire, ouvrir au murmure apaisé des fantômes. C'est le silence des êtres voués à une solitude et une détresse abyssales, comme la mère de Charles Juliet dans *Lambeaux*, qui sur les murs de l'asile écrit : « Je crève, parlez-moi, parlez-moi, si vous trouviez les mots dont j'ai besoin vous me délivriez de ce qui m'étouffe. » Le fils lui donnera la parole dans son récit, « cette parole qui permet de se dire, se délivrer, se faire exister dans les mots », tout comme il écrira pour « la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots », « ceux et celles qui n'ont jamais pu parler parce qu'ils n'ont jamais été écoutés ; ceux et celles qui étouffent des mots rentrés pourrissant dans leur gorge. »

Parfois, c'est l'indicible qui fait résonner le silence. Comment dire les camps de concentration et d'extermination quand on en revient ou plus justement, quand on n'en finit pas de ne pas en revenir ? Comment rendre compte de ce qui a été vécu, de ce qui a eu lieu ? Où trouver les mots pour donner à voir, à savoir « cet au-delà de la connaissance » qu'évoque Charlotte Delbo dans sa trilogie *Auschwitz et après*.

« Je suis revenue d'entre les morts
Et j'ai cru
Que cela donnait le droit
De parler aux autres
Et quand je me suis retrouvée en face d'eux
Je n'ai rien eu à leur dire
Parce que j'avais appris
Là-bas
Qu'on ne peut pas parler aux autres. »

Que dire de la parole confisquée à ceux qui avaient survécu ? Les récits de Charlotte Delbo ou de Primo Levi seront longtemps ignorés car personne n'était disposé à entendre cette réalité des camps qui heurte l'idée même d'humanité.

Le silence s'adosse à la parole et parfois s'en écarte. Se taire, c'est également être soumis au pouvoir de l'inconscient qui enferme dans ses tréfonds ce que la mémoire a oublié ou ce dont on refuse de se souvenir. Ce « voile noir » qu'évoqua si bien Anny Duperey dans son récit éponyme, ce poids intérieur qui fait obstruction à toute parole et désigne ce resserrement qui donne son plein sens au mot « angoisse ». C'est ce cortège de souffrances, douleurs, démons que l'on tient en laisse ou que l'on verrouille dans des lointains secrets. Intime protection dont on oublie l'existence et qu'un rien fait voler en éclats dans un déchainement de sanglots, de larmes et de cris.

Oui, les silencieux, les taiseux, les mutiques ne sont pas forcément ceux qui n'auraient rien à dire ou refuseraient de dire par mépris, misanthropie ou refus de l'autre. Ils choisissent d'autres voies pour s'exprimer.

Pour autant, le bavard est-il celui qui a besoin des autres ? L'écho de ses propres paroles lui suffit amplement. L'écho est à l'oreille ce que le reflet est au miroir, un renvoi agréable. Narcisse se perdit dans son reflet, le bavard s'abîme dans sa logorrhée. Le silence est parfois l'autre nom donné à la discrétion, à la retenue et plus encore, l'autre versant de la parole écoutée : « Sans un revers de silence l'échange est impensable », confie David Le Breton dans un entretien. Se taire, c'est envisager l'autre, le reconnaître comme un autre à qui on fait place, accorde attention et montre l'intention d'un accueil ouvert. C'est le quotidien des écoutants à S.O.S Amitié.

Cependant, il advient que le silence de celui qui écoute devienne insupportable tout comme est insupportable la logorrhée du bavard. Songeons aux personnages du théâtre de Samuel Beckett et d'Eugène Ionesco. Ils n'ont plus rien à dire, à se dire, mais ils ne parviennent pas à se taire. La peur du silence ramène à l'effroi du « grand silence des espaces infinis » de Blaise Pascal. Quand « un ange passe », n'est-ce pas la mort qui fait bruire ses ailes ? « Il faut me renvoyer la balle de temps en temps », dit Wladimir à Estragon dans *En attendant Godot*¹. Faire durer, ne pas laisser le « s » de solitude saturer l'espace de son sifflement obscène.

Les mots sont « devenus des écorces sonores, dénuées de sens », dira Ionesco. Cependant, paradoxalement, se perçoit une envie de silence quand sont atteintes les limites du langage. Hamm, dans *Fin de partie*² aspire à « être seul contre le silence et... (il hésite) ... l'inertie. Si je peux me taire et rester tranquille, c'en sera fait, du son et du mouvement. »

Notre monde contemporain est-il si éloigné de cet univers par la cacophonie de conversations qui ne nous concernent pas, mais auxquelles nous sommes mêlés malgré nous, par le tintamarre de sonneries, musiques, par les éclats de voix de passants parlant à des

interlocuteurs lointains ? Impossibilité de ne pas être relié, en contact, et étrangement, fermeture à la rencontre avec l'autre, et le proche devenu absent, transparent.

Il est d'autres silences, ceux « des voix chères qui se sont tues » à jamais. On ne verra plus l'autre, on perdra sa voix poursuivant, en secret, un dialogue muet. Nous sommes, ne l'oublions pas, habités, constitués de voix, paroles qui bruissent en nous et font sens tout au long d'une vie.

Tout débute à l'enfance. Peut-on négliger l'étymologie d'enfant, *infans*, qui ne parle pas. Il existe un avant toute parole, un lieu des commencements où s'articule le silence, se met en forme ce qui deviendra langage, pensée. Souvent, cette dernière continuera à s'enfanter dans un silence. Il arrive que cela ait à voir avec la marche qui rythme sans bruit, au secret de l'intime, cette élaboration. Que l'on songe à Montaigne,



Kant, Rousseau et Nietzsche, à leur « manie ambulante ». « Mes pensées dorment si je les assieds. Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent », confie Montaigne. En effet, par sa lenteur, la marche favorise ce travail de la pensée livrée à elle-même. Est-ce un hasard si David Le Breton, qui a écrit de nombreux ouvrages sur la marche, est aussi l'auteur d'un essai sur le silence ?

C'est également

ce grand saisissement qui s'empare de soi. Ce ravissement, ce rapt, qui enlève au monde et coupe le souffle pour faire pénétrer ces voix du silence qu'évoquait Malraux : une plénitude joyeuse devant la beauté d'un tableau, d'une musique, d'un paysage.

Ce même ravissement que l'on ressent dans la rencontre amoureuse, qui plonge dans la sidération, impose silence au monde extérieur, dessine le cercle invisible qui en sépare.

Le silence est-il pour autant effacement de tout bruit, épaisseur nouvelle sur la peau des choses ? Ouate acoustique ? L'absence extérieure de bruit ne signifie pas pour autant absence de son. Ce dernier, aussi furtif soit-il - chute d'une feuille, craquement ténu, froissement d'ailes, clapotis, pluie qui s'égoutte - en fait éprouver l'intensité et la profondeur. Dans ce beau poème qu'est *Recueillement*, Baudelaire invite à entendre « la douce nuit qui marche » et l'on accède à cette grâce ineffable du temps suspendu. On recueille le silence et l'on s'y recueille. Un repliement vers l'intérieur qui mène à plus que soi, fait accéder à l'illimité, ne peut que surprendre dans un monde saturé de bruit et de fureur. Le silence devient anomalie, comme s'il ralentissait le tempo de la vie, faisait ignorer « la vraie vie » qui serait mouvement et bruit. Mais il en est pour qui « la vraie vie est absente », dans une solitude choisie, un silence conquis, une « discipline du silence », dira Alain Corbin².

Il est aussi

des silences assourdissants qui mutilent toute parole, toute expression. De ces silences qui, loin d'évoquer une quelconque sagesse, relèvent de la lâcheté. Est-il louable de prendre pour exemple « les trois petits singes » : rien vu, rien entendu, rien dit ; aveugle, sourd et muet au Mal ? Si la sagesse est à ce prix, que d'étouffants silences sur les horreurs du monde ! Le silence, loin d'être une conquête sur le bruit et la parole, ratifie la démission des hommes, la défaite de l'humain face à toute violence.

Que l'on songe à cette ultime phrase du récit d'André Brink, *Une saison blanche et sèche*, évoquant les crimes impunis du régime de l'Apartheid : « Écrire, raconter ce que je sais. Pour qu'il ne soit plus possible de dire encore

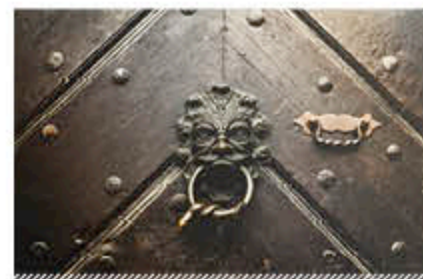
une fois : "Je ne savais pas". Ou encore, à ce qu'évoque Didier Decoin dans *Est-ce ainsi que les femmes meurent*, ce fait-divers sanglant devenu cas d'école en psychologie sous le nom de « syndrome de Kitty Genovese » : la mort d'une femme poignardée devant chez elle dans le Queens, à New York, face à trente-huit témoins sans réaction.

Ce qui est tu est aussi ce que l'on tue, censure, tient secret. « On passe sous silence » ou « on achète le silence », on vit sous « la loi du silence ». C'est la volonté d'un pouvoir politique qui confisque la liberté d'expression, neutralise par la force toute opposition. Le silence s'assimile alors à ce bâillon de fer nommé « poire de silence ». Au Moyen Âge, on le posait sur la bouche des prisonniers pour empêcher toute parole. Référence d'une tragique ironie à un fruit dont l'âpreté resserrait la bouche.

Ce sont des crimes d'État passés « sous silence », demeurés impunis, des violations de droits jamais sanctionnées. Tout ce que le balai d'amnésie dissimule de sang et de cendres sous le paillason du ni vu ni connu. On ne reniera pas ici le rapprochement, dans un même paragraphe, avec la règle mafieuse qui fait de l'omerta le corollaire des pires exactions et de leur impunité.

Il est aussi un silence de résistance comme dans le *Silence de la mer* de Roger Vercors, avec ce père et sa fille qui refusent d'adresser la parole à l'officier allemand qu'ils sont contraints d'héberger. Chaque soir, ce dernier viendra les saluer et leur parler sans que jamais ils ne répondent. Ils mesurent peu à peu ce qu'il y a d'inhumain dans ce mutisme et cette impossible rencontre.

Il y aurait encore tant à dire. On voudrait créer un inventaire à la Prévert, parcourir la gamme infinie des silences. Comment en effet, se satisfaire du singulier qui absorbe toutes les nuances, lisse les aspérités des mots pour restreindre ce qu'ils désignent ? À trop observer le silence, les silences, on finit par se taire et c'est bien ainsi.



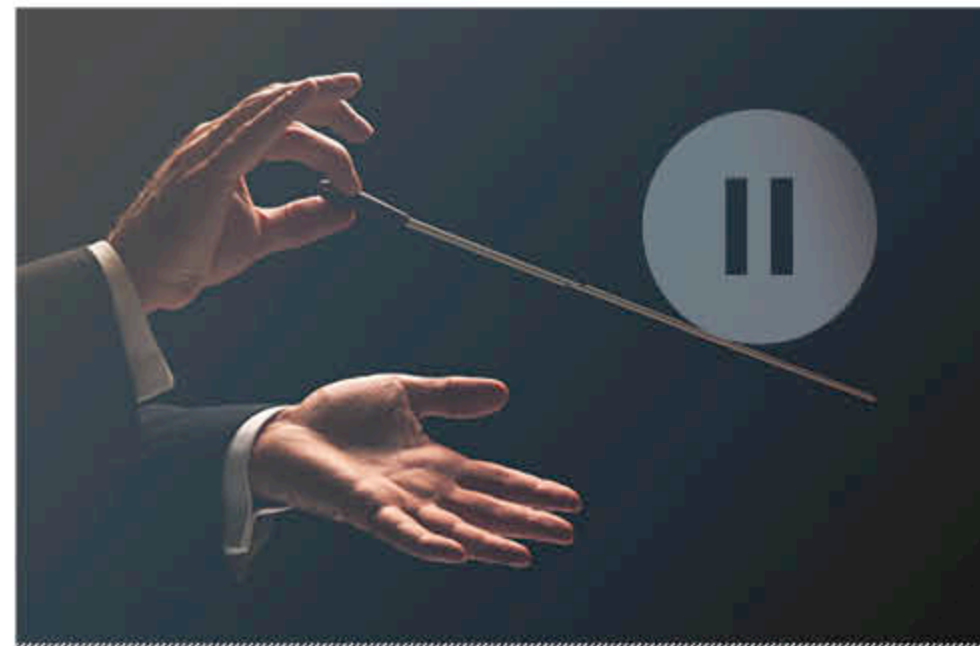
¹ De Samuel Beckett

² Ibid.

³ *Histoire du silence. De la Renaissance à nos jours*, éd. Albin Michel, Paris, 2016.

« La véritable musique est le silence, et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence »

Miles Davis



Pas de musique sans pause

PAR ERIK LALOY

Professeur de philosophie animant depuis 2008 des séances d'écoute musicale à l'U.I.A. (université Inter-Âge) de Caen.

ce qui vient ou va être dit. Mais s'il est trop long, il risque de déconcentrer, d'inquiéter l'auditoire.

La musique semblablement est ponctuée de brefs silences qui sont comme des instants de respiration ou d'aiguinement de l'attention. Dans le chant grégorien, chaque période s'achève, après une note allongée, par un silence permettant de prolonger en méditation ce qui vient d'être entendu. Dans la musique classique, chez Mozart par exemple, régulièrement des moments de résolution des tensions, les cadences, s'achèvent bien souvent

« Lorsqu'on vient d'entendre un morceau de Mozart, le silence qui lui succède est encore de lui »

Sacha Guitry

par un bref silence qui, détendant et faisant respirer l'auditeur, le prépare à la période musicale suivante.

Une des évolutions de la musique savante, dans les périodes romantique puis moderne, a consisté à recourir à des silences plus

longs, avec prise de risque accentuant, lorsqu'ils sont réussis ou qu'on s'y est habitué, l'intensité et le contraste des émotions éprouvées. Qu'on pense par exemple aux sonates de Beethoven puis de Schubert, à Debussy ou à Chostakovitch. En 1907, dans *Esquisse d'une nouvelle esthétique de la musique*, Ferruccio Busoni, pianiste et compositeur, écrivait : « Ce qui, dans notre musique actuelle, approche au plus près de l'essence de l'art, est le silence et la pause. »

Entre deux mouvements d'une même œuvre, il y a le plus souvent une pause. À ce sujet,

Busoni poursuit : « Le silence tendu entre deux mouvements est en lui-même musique ». Une œuvre musicale est une unité organique et non un patchwork de morceaux simplement cousus les uns aux autres. Les pauses sont des silences prolongés où la musique entendue continue à descendre en nous et où nous sommes préparés à celle qui va suivre, et non des entr'actes où laisser place aux bruits ! Temps silencieux essentiels à respecter et à écouter comme dans un échange entre amoureux. Quelle incompréhension de ce qu'est la musique traduit la profanation de ce temps par les toux intempestives d'auditeurs ou l'obsession de l'accord de certains joueurs d'instruments à cordes !

Le plus souvent, à la fin de l'exécution d'une œuvre (sauf lorsque le public ne la connaît pas), les applaudissements retentissent, succédant immédiatement (lorsqu'ils n'empiètent pas sur elle) à la dernière note jouée. Certains solistes, certains chefs, en retenant l'instant où leur corps manifeste le passage de la tension à la détente, parviennent à différer ces manifestations d'enthousiasme, en prolongeant l'œuvre, en la faisant s'achever par plusieurs secondes magiques, merveilleuses, divines, d'un silence habité, aboutissement de la musique entendue.

Paraphrasant les formules de Sacha Guitry et de Miles Davis citées en exergue, je dirai que, lorsque l'on vient d'entendre un morceau de musique, le silence qui lui succède est encore musique et toutes ses notes engendrent le silence final, sa vérité.

PRISON ... le lieu où tout résonne



G., ancien détenu, a accepté de parler de son expérience. Qu'il en soit remercié.

PAR DENISE DEMOULIÈRE
Comité de rédaction

Le silence en prison ? Ça n'existe pas. Jamais.

Les bruits rythment la journée comme une horloge. Le matin, à la relève des gardiens, les galeries s'ouvrent, les portes, une par une, s'ouvrent, et l'on sait qu'il est 7 h 00. À 9 h 00, on entend crier « Promenade ! ». À 11 h 00, on entend les chariots de nourriture...

Il y a le bruit des pas dans les coursives.

Les sirènes des ambulances.

Il y a les cris, les cris de rage, les pleurs, les insultes.

Les musiques « à fond la caisse » dans les cellules, qui empêchent de dormir, qui entraînent des conflits.

La nuit, les clés résonnent.

Il y a les cris des pigeons attaqués par les rats.

On souffre car l'esprit n'est jamais au repos. Mettre des hommes dans le bruit constant, ça donne quoi ? La folie. Lorsque parfois on trouve le silence, ça ne dure que quelques secondes mais cette tranquillité, ce repos éphémères font un bien fou, ça donne l'impression d'être enfin seul et au calme.

Le silence est un bien gratuit et nécessaire. En prison, c'est un luxe que l'on n'a que peu souvent et rarement plus d'une minute." Le silence peut être une thérapie pour mieux réfléchir et être. Alors pourquoi faire des prisons qui résonnent ?



Le langage fait de nous des êtres parlants, c'est cela qui nous différencie des animaux. Alors, pouvons-nous croire que le silence soit langage ?

La pensée qui parle

PAR FRÉDÉRIC MAUVIGNIER
Auteur dramatique

prend sa valeur avec l'autre, s'il est écouté par l'autre, si l'autre est là. Le silence n'est présent que lorsqu'il est rompu, le tictac du réveil, le goutte à goutte du café, les bruits de bouches. Le bruit-parole est l'objet regardé, « focussé ».

Si la voix est le prolongement du corps comme le dit Claude Régy, le silence est alors sa continuation. Prolongement donc mais aussi genèse si l'on considère le silence comme espace réflexif. La parole vient rompre le silence, c'est le franchissement, le passage à l'acte. La parole est un bruit qui pense, si je trafique un peu la pensée de Victor Hugo qui le disait à propos de la musique, « la musique c'est du bruit qui pense ».

Les silences s'exposent quant à eux dans l'ensemble de la proposition parler, ils sont à la fois nécessaires à la mise en tension, c'est-à-dire à l'écoute de la vérité, et nécessaires à la respiration du discours. Ils réajustent la parole. Ils font partie de la parole.

Le silence est une pensée qui parle.

Mouvement de la parole, le danser de la phrase comme posture ou imposture verbale, le mouvement du dire fait apparaître la structure du discours. C'est le mouvement de la parole qu'il faut suivre : forme des phrases, silences. Silence ou immobilité de la parole. Une suspension du désir de l'autre. Car le silence

Quand les Sioux du Dakota voyagent, ils s'arrêtent fréquemment pour que leurs âmes puissent les rejoindre m'a-t-on dit. Je ne sais pas si l'histoire est vraie, mais j'attache une importance à y croire. Par le silence, la parole, le sens, parviennent dans le temps nécessaire à l'assimilation de la pensée. Les silences se chargent de l'action verbale qui les précède et les révèle. Ils sont absolument nécessaires pour une écoute et une vision affinée du parler. Ils permettent la restitution en détail, un échange de fond. Si l'hypnotique que l'échange silencieux propose est force de proposition, il doit trouver une adéquation avec le verbe, un juste milieu. Le silence est ici régulateur.

D'autre part, la figure importante du Sioux est dans sa posture de l'être là, là aussi dans son silence, une sagesse regardante, écoutante.

Le discours embrasse le désir d'être reconnu, être accepté ; cette langue qui par la bouche constitue, formule l'avancement de l'évocation, la mise en discours, c'est-à-dire l'outil même de la pensée, le matériel biomécanique de la caractéristique humaine : le chemin de son raisonnement. La bouche comme révélateur du secret. C'est l'acte fondateur d'une réalité inconsciente, c'est le pilier de tout mouvement de pensée. C'est par là que tout commence, tête, bouche, langue, la « pulsion d'ingestion » comme Freud définit la libido.

Le soupçon du vide

PAR ANNE TORQUÉO
Comité de rédaction

Le silence est une image paisible, un son boursofflé, un lieu commun habité, à la fois, par les fantômes de tranquillité et les angoisses morbides. Il est une idée du silence. Aux antipodes de l'absence de bruits, il résonne de toutes les pensées qui cherchent désespérément à s'exprimer.



Il revêt tellement de formes, il contient tellement de folies. Dans un monde de trop-plein, le silence est un objet de désir. Mais quand l'existence sonne creux, le silence est l'antichambre du vide. Le silence de la réflexion qui grandit, qui ramène à soi les éléments de la vie, les synthétise et les exprime enfin, en quelques mots choisis. C'est le silence du penseur.

Mais si les mots manquent pour contenir les idées éparses, diluées, insaisissables ? C'est le silence de la pensée.

L'écouter, qui apprend à maintenir son attention le temps que l'idée parvienne à l'esprit, et de l'esprit à la parole, apprend la valeur de la patience. Le silence est habité par l'effort de l'appelant, par la récompense à venir de l'échange.

C'est aussi une expérience du vide, cette notion abstraite qui se concrétise et déborde partout. Le vide du silence se remplit d'un bourdonnement, d'un souffle étrange qui glace la pensée et l'immobilise.

Pourquoi le silence bruyant, pardon, assourdissant, est-il un cliché ? Parce que c'est une réalité qui désoriente et un oxymore banal. Car là où l'on attend le silence, se trouvent les bruits du monde : le vent du désert, le son tordu par l'eau, le murmure du vide, le battement des artères. Il n'existe pas en soi, mais par ce qu'il raconte de l'absence.



À lire



Marc de SMEDT (écrivain, journaliste spécialiste des techniques de méditation) : *Chevaucher le vent. Écrits sur la méditation et le silence*, Albin Michel, 1985, réédition 2016.

Notamment les deux cents pages consacrées au silence et la complexité de cet élément de notre existence, résumée dès le début : « la psycholinguistique du silence est aussi riche que celle du langage : dans les rapports amoureux, amicaux, hiérarchiques, professionnels, dans tous les moments qui impliquent une communication, l'infinie variété des silences se révèle pleine de sens ; le silence est d'or car vraie force active. Le silence est la couleur des événements, il peut être léger, épais, gris, joyeux, vieux, aérien, triste, désespéré, heureux, il se teinte de toutes les infinies nuances de nos vies. »

PAR COLETTE BARROUX-CHABANOL
Comité de rédaction

André de Peretti, dans *Pensée et vérité* de Carl Rogers, éd. Privat, Toulouse, 1974, nuance l'image d'un thérapeute rogérien accroché au silence.

Une écoute de dialogue

PAR ANNE TORQUÉO
Comité de rédaction

Mais le thérapeute [...] ne les laisse pas se prolonger indûment : il intervient, il dialogue en proximité de son vis-à-vis.

Le silence n'est donc en aucune façon un recours technique pour établir une différenciation entre le thérapeute et un individu ou un groupe. Au contraire, par l'échange, le facilitateur démystifie son rôle dans la relation d'aide, il ne cherche pas à se donner un statut de supériorité ou de supervision. Il parle pour se maintenir au contact d'une personne, naviguant « au plus près » des inspirations de celle-ci et de leurs sautes de direction ou d'intensité. Ce qu'il y a de tourbillonnaire dans une personne permet néanmoins d'aller avec elle dans une direction, qu'elle peut dégager progressivement des courants qui se heurtent en elle si elle est soutenue [...].

Ce que recherche Rogers c'est un dialogue à parité, de la forme « Je - Tu » décrite par Martin Buber, par une structuration « horizontale » des rôles, pour une aide « fraternelle » (et non « parentale »).

Cette écoute de dialogue et de contact se développe donc comme équilibrée. Elle s'effectue selon une balance entre l'attention à autrui et l'attention à soi-même, entre l'expression de l'autre et l'expression de soi [...].



L'écoute rogérienne n'est pas destinée à une réception pure, comme certains ont pu le croire. Elle ne se trame pas sur des silences du thérapeute mais sur une chaîne de ses interventions [...]. Le « rogérien » parle souvent. Car loin de structurer une volonté technique de silence, le thérapeute se propose une expression permanente en face de la personne en relation avec lui. Les silences qui peuvent naître ne sont donc pas cultivés, comme formes de pression sur l'interlocuteur pour le traquer dans des retranchements, ou par manière d'abstinence pour l'écouter afin d'accuser son rôle. S'ils s'établissent, ces silences sont respectés, comme ponctuation, comme temps de réflexion ou de tournant tranquille.

SilenceS



PAR ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

Philosophe

Auteur, entre autres, de :
L'amour et la solitude, Paroles d'Aube, 1992
Petit traité des grandes vertus, PUF, 1995
L'être temps, PUF, 1999
Dictionnaire philosophique, PUF, 2001
Le capitalisme est-il moral ? Albin Michel, 2004
L'esprit de l'athéisme, Albin Michel, 2006
Du tragique au matérialisme, PUF, 2015
 Auteur de la préface du livre *Sortir du silence*.
L'écoute à S.O.S Amitié, Chronique sociale, 2016

Il y a deux façons de se taire : parce qu'on ne peut parler, ou bien parce qu'on a mieux à faire. Cela fait deux types de silence très différents, qu'il importe de ne pas confondre.

Le premier est une impuissance, une incapacité ou un échec. Silence de la pathologie (aphasie, dépression), de l'isolement (quand on n'a personne à qui parler), de la peur (parce qu'on n'ose pas dire ce qu'on voudrait), de la lassitude (quand on a le sentiment de parler « pour rien », parce que personne ne vous

écoute ou ne vous comprend), du découragement (quand on n'essaie même plus de communiquer). Ce silence-là est un malheur, et il arrive que le malheur y mène : parce qu'il écrase, parce qu'il enferme, parce que tout désir de parole s'y heurte ou s'y engloutit, s'y brise ou s'y noie. Silence-prison, comme une relégation hors de la parole, qui est le monde normal des humains.

Mais il existe un autre type de silence, qui n'est pas un échec mais une réussite, non une incapacité mais une disponibilité, non une impuissance mais une aptitude. Silence de l'écoute (les bénévoles de S.O.S Amitié le savent bien), silence de l'attention, de la contemplation ou de l'action, de la concentration ou du repos, de l'accueil ou du recueillement... Silence-liberté, comme une ouverture au monde ou au vrai, à soi et à l'autre. C'est ce silence-ci que les enseignants s'efforcent d'obtenir dans leurs classes. Pour empêcher les élèves de s'exprimer ? Évidemment pas ! Mais pour combattre le bavardage : parce qu'il est le contraire du travail, de l'application, et même du dialogue authentique (qui suppose qu'on se taise pour écouter l'autre).

Les psychothérapeutes, dans un tout autre registre, l'illustrent également. Leur silence, pendant l'essentiel des séances, est comme la marque en creux de leur fonction, qui est d'abord de réceptivité, comme la place vide d'une rencontre improbable et nécessaire, entre deux inconscients ou entre deux solitudes, comme l'ouverture indispensable, chez l'un des deux individus en présence, pour que la parole de l'autre puisse advenir. Cela n'oblige pas les psys à se taire toujours, mais leur interdit de parler trop. Les patients devront s'y faire, avant de passer eux-mêmes d'un silence à un autre.

Winnicott l'a bien vu : au cours d'une cure analytique, qui s'étend ordinairement sur plusieurs années, deux types de silence peuvent apparaître. Le premier, surtout fréquent lors des premières séances, est la marque d'une résistance ou d'un refoulement : le patient se tait pour se protéger. Mais il arrive aussi, spécialement lors des dernières séances, que le patient se taise parce qu'il n'a plus besoin de parler, d'associer, d'interpréter, ni même d'être écouté, en tout cas dans ce cadre-là, délibérément artificiel et asymétrique : parce que la vérité lui suffit, qui n'a pas besoin - c'est par quoi elle touche au réel - d'être perpétuellement redite ou interprétée pour être vraie. « Loin d'être une manifestation de résistance, écrit Winnicott, ce silence constitue en fait pour le patient un aboutissement », qui montre peut-être « qu'il est capable, pour la première fois, d'être seul ». Cela laisse augurer que l'analyse s'approche de sa fin. La cure est de paroles (c'est une « *talking cure* », disait Freud). Mais la santé, de silence. Deux types de silence, donc, comme j'ai pris l'habitude de distinguer deux formes de solitude.

La première, que j'appelle *isolement*, est l'absence de toute relation satisfaisante avec autrui. Situation anormale, presque toujours subie et douloureuse, qui peut parfois - là encore les écoutants de S.O.S Amitié le savent bien - mener au suicide.

La seconde, que j'appelle *solitude* proprement dite, est plus essentielle et moins lourde. Ce n'est pas un accident ou un échec de la vie sociale ou relationnelle, mais une donnée de la condition humaine : le simple fait définitif - et pourtant éphémère ! - d'être soi, ce qui implique que chacun d'entre nous est seul à être ce qu'il est (*solus*, en latin, signifie à la fois « tout seul » et « unique »), à ressentir ce

qu'il ressent, et que personne ne peut vivre ou mourir à notre place. Cette solitude-là n'est ni un enfermement ni un poids : plutôt une légèreté, une simplicité, une indépendance, qui permet seule de s'ouvrir librement à autrui. « La capacité d'être seul, écrit encore Winnicott, est l'un des signes les plus importants de maturité affective », qui n'exclut ni la rencontre ni la confiance, mais les suppose au contraire (dans la petite enfance : entre le nourrisson et sa mère) et les permet (entre adultes). C'est « s'éprouver seul avec quelqu'un d'autre », au lieu de s'enfermer dans l'isolement ou de rêver d'une impossible fusion.

Deux façons d'être seul (solitude et isolement) ; deux façons de se taire (par aptitude au silence, ou bien par échec ou impossibilité de la parole). Cela fait quatre pôles, dans notre vie relationnelle, qui s'associent deux par deux. L'isolement rend la parole impossible ou vaine ; le mutisme isole. Alors que seul celui qui est capable d'être seul est capable aussi de parler ou de se taire librement ; seul celui qui est capable de se taire ou de parler (celui qui n'est ni volubile ni taciturne, au sens étymologique du mot, ni bavard ni mutique) peut entretenir une relation authentique avec autrui.

« Un ami, dit-on à juste titre, ce n'est pas quelqu'un avec qui l'on peut parler ; c'est quelqu'un avec qui l'on peut se taire. » De fait, rien n'empêche de parler longuement à un inconnu, par exemple dans un train, ni même de lui faire des confidences. Et voyez, à l'inverse, comme le silence peut être lourd, gênant, par exemple entre voisins de palier, pendant les quelques dizaines de secondes qu'ils passent dans un même ascenseur. Entre amis, en principe, rien de tel : on peut parler ou se taire sans malaise, en fonction du moment ou des circonstances. Oui, si la confiance est là, ou tant qu'elle y est. Mais qu'un mensonge ou un malentendu se soit glissé entre eux, et voilà que le silence devient pesant, étouffant, presque insupportable. C'est pourquoi ils bavardent, pour faire semblant, pour briser ce silence encombré de non-dits. À moins que l'un des deux, soudain, dise à l'autre : « Écoute, il faut qu'on parle. Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit, quelque chose entre nous qui ne va pas. Regarde : on ne peut même plus se taire ensemble sans en être l'un et l'autre gênés ! » Alors ils parlent, du moins ils essaient, pour que le silence entre eux, si c'est encore possible, retrouve sa légèreté, sa pureté, sa transparence...

Deux types de silence, donc, l'un subi et qui enferme (l'impossibilité ou l'échec de parole), l'autre assumé et qui ouvre (l'aptitude au silence). Notre époque si communicante, si connectée, si bavarde, ne cesse de fuir le premier, qu'elle redouble parfois de son étrange brouhaha (que de mensonges et d'isolement, derrière l'anonymat des réseaux sociaux !). C'est pourquoi peut-être elle redécouvre la nécessité du second. Stages de méditation, retraites dans des monastères, pèlerinages ou randonnées solitaires (dont certains feront des livres), attirance pour les spiritualités orientales, à commencer par celle du Bouddha, « le grand silencieux »... La conjonction de ces deux phénomènes - fuite et quête du silence - est moins paradoxale qu'il ne paraît. Elle dit quelque chose des êtres parlants que nous sommes.

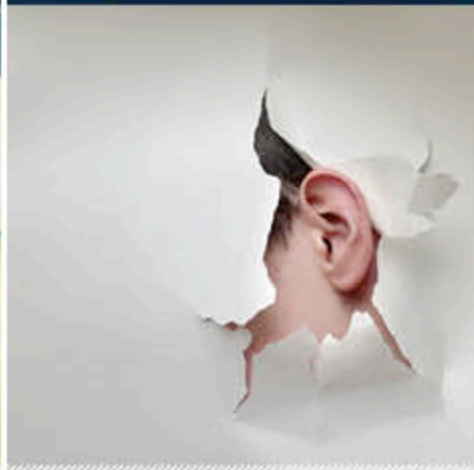
« Rien n'est aussi puissant que le silence, écrit Rilke : si nous n'étions pas nés au cœur de la parole, il n'aurait jamais été rompu. » Mais nous sommes nés aussi bien au cœur du silence, par le corps (la sensation *alogos* d'Épicure, le silence du yoga ou du zazen), et même par l'esprit (la vérité sans mots ni signes de Spinoza, « l'attention absolument pure » de Simone Weil). Ce silence originel et ultime, c'est ce qui reste quand on se tait, c'est-à-dire tout. Nulle parole jamais, quand bien même elle l'interrompt momentanément, ne saurait l'abolir. Silence du monde : silence du vrai. Absence non de sons, mais de sens. Car la vérité n'a rien à dire, tout est là : elle n'est pas à interpréter mais à connaître, à accepter, à aimer. « La santé, disait le chirurgien René Leriche, c'est le silence des organes. » La sagesse, pareillement, est le silence de l'esprit. C'est pourquoi il faut parler : moins pour briser le silence que pour le dire, l'habiter, le partager, et c'est pourquoi on le peut. Si le silence n'était déjà là, aucune parole ne serait possible. S'il suffisait, aucune ne serait nécessaire.



f/16



f/2.8



Le sacré, entre paix et parole

En allant, comme il se doit, du plus proche au plus lointain et du plus simple au plus compliqué, on constatera d'abord que, dans la vie courante déjà, le silence est plein de paradoxes. On dira ensuite qu'il faut croire qu'il est important, car de nombreux faits démontrent que les religions lui ont ménagé au cours des âges beaucoup de place dans leurs rites et paradoxalement, en ont beaucoup parlé ! Cela s'explique-t-il par une affinité élective du silence et du sacré, qui, par une ressemblance profonde, attire et repousse le silence ?

PAR CAMILLE TAROT
Professeur émérite de sociologie des religions à l'université de Caen

Sur quelques paradoxes du silence



On oppose d'ordinaire le silence au bruit et à la parole, soit par une opposition de nature comme celle de l'absence à la présence, soit par une opposition de valeur, car si la parole est d'argent, le silence est d'or ! Mais en fait, le silence est intime à la parole, constitutif comme une condition de sa possibilité, par les pauses de la respiration, les rythmes de la phrase, la distinction des phonèmes, etc. À l'écrit, la ponctuation et l'espacement des mots, la mise en page, inscrivent le silence dans le texte. Ni la parole ni la musique ne peuvent exister sans silence. Il est tout autant

une condition de l'échange et du dialogue et donc de la paix, que du discours. On le voit vite quand tout le monde veut parler en même temps, la machine se bloque et ça peut mal se terminer, car on peut en venir aux mains. C'est que le silence est d'abord la perception d'un écart et par là, il permet d'articuler des moments et donc de faire de l'ordre et du sens. Quand on sort d'une aire saturée de bruit, on a le sentiment physique d'entendre le silence, comme quand il succède à la tempête dans la forêt ou à l'orage au bord de la mer. Le silence, en créant de l'écart, crée de la différence, donc de la culture, qui est en soi un système articulé de différences.

Chez l'homme, le silence est aussi une conduite, donc une action symbolique. C'est pourquoi il parle, autant mais autrement que la langue. Loin de s'opposer à la communication verbale, il la soutient et la renforce : il dira la complicité amicale ou amoureuse, la proximité ou la distance sociale, l'incompréhension, la désapprobation, ou au contraire on prétendra que « qui ne dit rien consent ». Les « taiseux », selon le superbe mot du patois normand, peuvent passer pour des mauvais caractères ou des malins plus circonspects que les autres. Le silence peut mentir, puisqu'on dit qu'il fait la splendeur des sots en leur tenant lieu d'esprit. Il cache l'ignorance ou l'incapacité d'argumenter. Il est donc, c'est selon, force ou faiblesse. Il rassure ou l'inquiète, comme une menace ou un silence de mort. Si la pollution s'étendait, de combien d'espèces n'entendrions-nous plus les mouvements furtifs dans les bois ou le chant au printemps ? Et peut-être un jour, même plus le chant de l'espèce humaine.

Silence et religions



Le récent et excellent *Dictionnaire des faits religieux* (PUF, 2012) a bien une entrée sacré-profane, mais pas d'entrée silence et rien sur le silence et le sacré. Dommage ! C'est peut être l'indice que le silence et le sacré, comme l'air pur, deviennent des denrées rares dans le tumulte de la Cité mondiale, les bruits de l'information permanente, les fureurs transmises en boucle. Mais il faut comprendre, non incriminer. Les religions ont valorisé le silence à l'évidence, puisqu'aujourd'hui encore, dans notre monde sécularisé, on parle d'un « silence religieux » au sens étymologique de scrupuleux, qui ne s'adresse pas forcément à Dieu, comme celui d'un public qui écoute une symphonie de Mozart ou de Beethoven. Comment ont-elles fait ? En l'incorporant à leurs rites, en l'intégrant à leurs mythes ou à leur vision du monde et en n'en faisant pas seulement une conduite, mais un état. Dans les rites de passage, comme l'initiation qui vise à transformer des néophytes, le silence est une épreuve, un marqueur de la rupture et de la métamorphose réussie. Ce sont les ascètes qui ont poussé le plus loin l'usage du silence, pour marquer leur maîtrise d'eux-mêmes, leur détachement du monde, leur concentration mentale ou leur union avec un principe supérieur. Dans l'Inde antique, mais aujourd'hui encore, des ascètes appelés *muni*, muets, faisaient vœu de silence temporaire ou perpétuel. Le Bouddha lui-même, à une époque de sa vie, fut appelé *Kakyamuni*, l'ascète muet des Cakya, le nom de son clan. Les monastères chrétiens ont recherché les endroits silencieux et leurs moines s'imposent le silence et des retraites silencieuses. Le silence n'est pas qu'une marque de maîtrise de soi, il éloigne du futile, ramène à l'essentiel

qui ne peut se dire. Jésus, au moment crucial de son procès, face à Pilate, « se taisait » disent les évangiles. Silence.

Les religions ont aussi mis le silence dans leurs croyances et même dans leur métaphysique. Une secte gnostique du second siècle de notre ère mettait à l'origine des éons, des principes dont le monde était émané, *Sigé*, qui en grec veut dire le Silence hypostasié. Toutes les religions comme le christianisme, le judaïsme, l'islam, l'hindouisme, qui ont des mystiques, ont développé des théologies négatives. Elles consistent à dire qu'il faut nier ce qu'on dit de Dieu, parce qu'il est au-delà de ce qu'on peut en dire et en penser. Théologies apophatiques, c'est-à-dire de l'Indicible, donc du silence, qui invitent au silence devant le mystère suprême.

Silence et sacré

Les religions ont donc cultivé, développé, diversifié et complexifié les harmoniques du silence. Elles l'ont lié à la maîtrise de soi et à la concentration de l'esprit. Elles savent que le silence sépare, distingue, retranche, mais aussi qu'il accroît l'absence ou au contraire intensifie la présence. Il intrigue et rend mystérieux. Elles s'en servent pour marquer la distance et la transcendance. Parce que se taire c'est faire plus attention, le silence accompagne la prière et souvent l'effort et le danger. Le chasseur ou l'alpiniste se tait spontanément dans un passage risqué. Souvent il est imposé, parce que le moment est grave. Le silence devient le revers d'un tabou sur la parole. C'est qu'il fonctionne alors comme une défense, dans les deux sens du mot, interdit et protection. Le silence protège des dangers d'avoir à s'expliquer. Ainsi des peuplades hostiles ont néanmoins continué d'échanger par des trocs silencieux ritualisés. Ou la minute de silence des rites laïques qui marque une unité sacrée au-delà des opinions divergentes. Ou dans le judaïsme, l'interdit de prononcer le tétragramme divin qui entoure de silence respectueux, le Nom de Dieu ineffable. Le silence protège ce dont il ne faut pas parler, soit par le serment des conjurés, soit par l'ésotérisme dont certains

courants sectaires, même dans les religions, entourent non seulement leurs croyances mais leurs pratiques, ce qui peut cacher des dérives dangereuses.

Par tous ces traits, le silence montre une indéniable affinité élective avec le sacré qu'il est difficile de cerner sous ses manifestations si diverses, parce qu'elles vont de l'Horrible au Sublime. Ou dans l'autre sens : est sacré, par en haut, ce qui est transcendant et sublime, est sacré dans les interactions humaines ce qui doit être respecté, ce dont on ne dispose pas (la loi, la parole donnée, la vie et la propriété d'autrui, etc.) et plus énigmatique, plus archaïque, est sacré aussi ce qui fascine et qui effraie en même temps. Ce qui a invité de bons interprètes à penser que ce sacré là, par en bas, a archaïquement un rapport avec la violence et son refoulement. En effet, et l'actualité nous l'a rappelé avec la dernière brutalité, la violence crée, comme la mort, un silence de sidération et d'incrédulité, si ce n'est d'hébétéude, auquel il faut répondre par le silence de la force et de la dignité si l'on ne veut pas hurler avec les meutes de la vengeance.



Le silence qui entoure le sacré cache des paradoxes et des distances, des différences de nature et de niveau considérables, qui vont de la Terreur qui veut contraindre au silence forcé en interdisant la parole libre et le dialogue, à la liberté spirituelle la plus haute mais durement acquise, dont le silence marque la réconciliation réussie des existants entre eux et avec l'Existence. Rien moins que la Paix réalisée.

Témoignages d'écouterants

La publication de ces points de vue vise à alimenter le débat et ne saurait en aucun cas être considérée comme une prise de position de la Fédération sur le sujet. Les passages relatant un appel précis ont été écartés au nom de la confidentialité des échanges.

II

Le silence peut être une pause bienvenue, qui permet de souffler de part et d'autre. Une nuit, un appelant, dépressif, dit qu'il n'en peut plus et qu'il pense au suicide. Il a tout préparé. Je lui propose de passer du temps avec lui. Nous allons parler simplement, mais aussi nous taire. De temps en temps, il me demande : « Vous êtes toujours là ? » Je lui réponds que oui. Nous prenons congé à la fin de ma permanence. Il y a aussi le silence gêné et embarrassé avec un autre appelant qui dit qu'il s'ennuie. Le secret espoir qu'il raccroche me laisse un sentiment de culpabilité. Devant un silence persistant que rien ne vient interrompre, je finis par arrêter, sans savoir ce qui s'est passé... De même que je me tais lorsque l'appelant demande à parler de sexe ; moyen de me débarrasser de lui, qui ne me satisfait pas.

“

Le silence devient un moyen de mettre un terme à un appel qui s'éternise, l'appelant répétant inlassablement son tourment. Je ne reprends la parole que pour lui signifier que nous arrivons à la fin de l'appel. Dans certains cas, j'ai eu l'impression que l'appelant me jugeait, me testait, me questionnait ; je n'ai eu d'autre choix que de me taire pour éviter une conversation qui prenait un tour personnel. Il m'est aussi arrivé d'instaurer un climat de confiance tel que les silences permettaient à l'appelant de préciser son ressenti, sa pensée. Dans ce cas, il me semblait deviner une progression de l'appel qui allait s'achever par une prise de décision de l'appelant. Je me suis alors sentie bien, ayant le sentiment d'avoir été utile.”

☹️

“ Dans mon écoute, je pratique beaucoup le silence, parfois long. En général, je reformule ce qu'a dit l'appelant, puis je me tais. Soit la personne reparle tout de suite, soit son silence est plein de son temps de réflexion ; elle reprend la parole pour préciser, rebondir, compléter. Ce silence est essentiel car il laisse le pouvoir à l'appelant sur sa réflexion, sans interférence de ma part. Il a besoin de ce temps pour réentendre sa parole reformulée et avancer lui-même. Par contre, mes temps de silence sont à côté de la plaque quand l'appelant, habitué, appelle pour passer du temps, et non pour dire. J'ai parfois des reproches : « Vous n'avez rien à dire ? J'aimerais que vous parliez... » Le silence apparaît comme vide et gênant pour tous les deux. Je n'aime pas meubler le temps ! Et pourtant, je comprends cette demande émanant de personnes seules. Qu'en faire ?”



POUR EXPRIMER MON TÉMOIGNAGE, UN POÈME :

Le silence de l'appelant
Le silence est dans l'ordre des choses
C'est une réalité chez S.O.S Amitié
Pour un appelant qui veut garder son secret
Le silence s'évapore quand naît l'amitié d'un partage
Et revient couvrir de ses ailes
La souffrance apaisée
Par le son d'une voix qui écoute
Le silence guérit parfois
Une névrose qui s'ignore
De la plainte au regret
Il repose sur l'âme
De l'appelant qui souffre
Quand l'écouterant arrête de s'agiter
Ils protègent ensemble le secret
Qui brille au milieu du silence
À tous les silences qui libèrent
L'appelant préfère les maux qui se répètent
La voix humaine dans l'appareil
Fait frémir sans qu'il le sache
Le sentiment morose
Né du secret qui se cache
Au milieu des silences multiples
Le silence est dans l'ordre des choses
Une réalité pour S.O.S Amitié



“ Un appel de nuit. Je décroche. Rien. Je perçois juste un souffle oppressé qui, indique une présence. Je tente une ouverture : « Je comprends que vous ne puissiez pas parler en ce moment, j'entends que vous n'êtes pas bien, je reste avec vous... » Aucune réponse. Je reprends le même message au bout de quelques minutes. Toujours rien. Après une demi-heure, je complète par : « Puis-je vous demander, et vous pouvez répondre simplement par oui ou par non, si cette communication a encore un sens pour vous ? » Après un nouveau silence, une petite voix étouffée répond : « Je sens que vous êtes là. » Je reste encore un peu, puis dis doucement que je vais devoir raccrocher, ce que je fais avec le sentiment qu'il fallait qu'il y ait eu ce soir-là quelqu'un pour partager ce silence...”



Il m'est arrivé à plusieurs reprises de partager de longs silences avec un appelant. Ces moments sont parmi les plus intenses que j'ai vécus.

Ce sont des temps de présence forte dans lesquels on imagine une personne qui nous parle sans pouvoir s'exprimer à voix haute. Le fait qu'elle ait appelé est un acte important pour S.O.S Amitié. Dans ce cas, je propose à la personne de partager avec elle ce moment, convaincu qu'être là est déjà une étape pour desserrer l'anxiété. Parfois, elle arrive à prendre la parole, parfois non, mais je sais que nous avons fait un pas l'un vers l'autre. Lorsque le silence est insupportable, certains téléphonent avec la radio ou la télévision, alors je leur demande de baisser le son. Parfois il faut laisser l'appelant parler, il a un trop plein qu'il a besoin de déverser, il a trop de choses à dire et n'a pas besoin de notre parole. Je fais alors silence pour laisser toute sa place à l'appelant et garder toute mon attention, ce qui n'est pas toujours facile.

Le silence du début d'appel m'interroge toujours : Va-t-il parler bientôt ? A-t-il peur de parler ? Veut-il me tester ? Combien de temps vais-je rester à dire « Oui ??? Je vous écoute... Parlez quand vous voulez... » Je suggère, j'espère, j'attends... Ça vient, ou pas, mais je ne suis pas mal avec ce silence-là. Le silence au cours de l'appel : plein ou vide ? Celui qui dit « Je réfléchis, j'essaie de comprendre ce que vous venez de dire » ne me pose aucun problème car je sens que l'autre est là, il apporte quelque chose. Mais le silence vide est plus difficile à supporter : celui qui attend que ce soit moi qui le remplisse, et j'entends : « Remplissez mon vide, mon ennui ». J'attends, je dis : « J'ai envie de vous écouter vous. » Souvent l'appelant raccroche... Quant au silence de fin d'appel, c'est le signe que l'appelant n'a plus rien à dire, que l'appel tourne en boucle, alors c'est moi qui raccroche avec une parole gentille. Parfois, quand l'appelant raccroche après un silence, des questions arrivent, des doutes, des reproches à moi-même, ce n'est vraiment pas confortable ! Mais nous ne sommes pas là pour le confort.



Et toi qui es là au téléphone, cela te dit quoi le silence ? Le silence intérieur, quand tu te rapproches de ce lieu d'écoute. Tu te souviens de celle-là qui parlait de son trou de mémoire, de ce vide... Tu te souviens de celle qui pleurait... et ton silence l'accompagnait. Tu te souviens de celui-là qui marchait dans la nuit, et tu étais là à ses côtés. Le silence, quand on écoute derrière les mots, le bruit, au-delà des soupirs, des cris, des pleurs, des injures, des violences. Le silence permet de la parole de s'évider, de s'ajuster à l'instant. La parole prend le temps de naître, elle passe par le silence. Dis-moi encore, le silence c'est comment ? Il y a le silence de l'un que tu n'écoutes pas Il y a le silence de l'autre qui fait écho au-delà des mots

Il y a le silence vide qui résonne comme une cloche fêlée
Il y a le silence habité par le silence apporté, cette sorte de calme...
Il y a le silence distant qui attend la fin
Il y a le silence proche qui invite
Il y a le silence indifférent comme un mur
Il y a le silence muet qui n'entend rien
Il y a le cri du silence, le cri de celui qui se tait
Il y a le silence qui accueille
Il y a le silence qui rejette
Et quand tu quitteras ce lieu, tous ces silences, tu les emporteras. Tu garderas ce que tu auras accueilli, rejeté, entendu, non entendu. Tu garderas tout cela ; cela s'empilera et te permettra d'écouter encore et encore. Ton silence sera alors plein de paroles...



“ Quand, enfin, il est sorti, le fin mot de l'histoire, le vrai motif de l'appel... Que l'on a entendu, et compris d'où elle venait, cette souffrance, cette fatigue, cette envie d'en finir... Parce qu'après l'avoir écouté on a trouvé le mot juste. Et que l'appelant nous a dit : « C'est tout à fait ça ! » Alors on se tait, il n'y a rien à ajouter. Un silence s'installe, il est chaud, dense, profond. On respire et nos poumons semblent se synchroniser. Plus besoin de paroles, l'air, à lui seul, suffit à s'entendre. Il pourrait durer, ce silence, il est bien installé, paisible, confortable. Et pourtant, on va finir par le rompre. Mais, ô surprise, l'arrêt se fait en douceur. Ce sera même une sorte d'acmé libératrice. On a eu du mal à grimper, mais arrivés au sommet, nous avons contemplé le même paysage. Sans rien dire tellement c'était beau ! Maintenant, on peut redescendre, le sac est plus léger.”

“

À vous qui m'écoutez, je voudrais pouvoir parler
Mes mots n'ont plus de sens, juste du bruit qui m'effraie
Je n'ai plus le vocabulaire pour

articuler mes mots
Un bâillon enfoncé au fond de ma gorge nouée
Je suis perdu
Il pleut, il pleure en moi
Étranger à moi-même, je ne me connais plus
Entendez-vous le vacarme du silence en moi ?
Plus de mots pour dire ce qui se passe dans mon terrible cocon.
Vous qui m'écoutez, vous ouvrez une brèche dans ma toile de cendres
Non, ne raccrochez pas ! Je vous entends ; votre souffle me ranime.
Non, ne raccrochez pas ! Je vous veux au-delà du fil de la bobine qui nous tisse, vous et moi.
J'entends votre voix qui me parle ; je bois à votre source claire.
Je vous parle en dedans...
Vous m'entendez, je le sens.
Je vous entends, je vous sens.
Votre voix qui me berce, et ce fil de téléphone comme un cordon de vie qui me nourrit, moi qui n'ai plus faim
Qui me désaitère, moi qui n'ai plus soif
Non, ne raccrochez pas encore ! Je vous veux.
Encore un peu, pour moi, rien que pour moi, malgré mon silence qui m'enserme et me broie.
Et demain, n'est-ce-pas ?... Vous serez toujours là ?”

Un grand merci à Louise, Jean-Pierre, Christine, Jean-Noël, Alain, Michel, Isabelle, Michel, Philippe et François qui ont consacré du temps à la réflexion et ont eu la gentillesse de nous envoyer ces messages qui enrichiront tous les lecteurs, en particulier les écouterants.

Se libérer d'un poids ?

Que se passe-t-il dans la tête de l'appelant qui, pour la première fois, et à sa grande surprise parfois, se met à confier un traumatisme pourtant très ancien et apparemment « classé » ? Qu'est-ce qui a précédemment bloqué sa parole ? Va-t-il ensuite se sentir libéré d'un poids ou, au contraire, avoir le sentiment de « plonger » à nouveau dans la souffrance qu'il s'était efforcé d'oublier ?

PAR CHRISTIAN RIX
Comité de rédaction

La construction d'un mur

La souffrance apparemment occultée peut venir de violences psychologiques ou physiques subies pendant l'enfance ou depuis plusieurs années. La victime a-t-elle vraiment décidé de garder le silence sur son passé ou lui a-t-il été imposé au départ ?

Silence dans les rangs !

D'abord, que la souffrance ait été infligée par des proches ou par des personnes extérieures au cercle familial, le silence a pu être imposé à la victime, soit en s'abstenant de lui en parler, soit en la faisant taire par pressions morales : silence dans les rangs ! Un silence qui finira par lui apparaître comme une évidence. Silence car on ne parle pas de choses intimes, relevant de la sphère privée, donc à ne pas partager. Silence pour éviter une ingérence extérieure dans la sphère familiale. Silence qui s'appuie souvent sur le tabou d'une société qui ne permet pas que l'on évoque l'in vraisemblable maltraitance. Éventuellement encouragée par cette chape de plomb, la victime va elle-même trouver de bonnes raisons de se taire. Il y a d'abord le déni, car pareille chose n'a pu se produire et je dois donc l'effacer de mon esprit. Survient aussi un sentiment de responsabilité (si je n'avais pas commis telle imprudence) ou même de culpabilité (je l'ai cherché, ça m'a plu). Face à la violence peut parfois surgir un manque de confiance en soi, un sentiment d'être inférieur à autrui, d'être « anormal ». L'idée d'avoir en soi quelque chose qui attire

le malheur, surtout quand les maltraitances se sont répétées. Subsiste aussi l'habitude ou la croyance de ne pas pouvoir attirer l'attention d'autrui. Le mal, d'abord étouffé par l'entourage, finit par faire douter la victime qui, bientôt, voudra elle-même cacher ce dont elle se sent, au fond, la principale responsable. Car elle se dégoûte elle-même.

Silence aggravant

Mais peut-on vraiment effacer les traumatismes, avec le temps, par son silence ? La victime vit mal, se sent sale. Comme les vagues d'une grande marée, les malheurs vont s'enchaîner et laisser à la personne le sentiment que le bonheur ne sera jamais pour elle. La souffrance l'isole et la ferme aux opportunités de la vie. Les écoutants n'ont-ils pas souvent entendu un tel discours, auquel il est difficile d'apporter une réponse éclairante ?

Rupture de la digue

Un jour, subitement, sans l'avoir prémédité, l'appelant sera surpris d'avoir fendu l'armure, sans savoir trop bien pourquoi ce jour-là et comment cela a été possible. L'écouter a-t-il, par son accueil bienveillant, ou sa manière de mettre en confiance, facilité cette rupture de digue à laquelle, pourtant, lui comme les autres écoutants n'étaient jamais parvenus auparavant ? Peut-être des écoutes successives ont-elles favorisé cette explosion ? L'écouter sera, malgré des moments lourds pour lui, heureux d'avoir pu contribuer à briser un silence paralysant.

Mais qu'en pense l'appelant ? Éprouve-t-il un sentiment de libération ? Ce sentiment n'est-il que provisoire, car le malaise est si grand qu'une écoute ne saurait, à elle seule, résoudre de si graves et si anciennes préoccupations ? Sera-t-il, au contraire, durable, lui permettant une avancée réelle dans sa vie personnelle ? Ou bien alors, l'appelant va-t-il « revivre » son traumatisme et y « replonger » ? L'écouter, de son côté, va sans doute s'interroger. Le « remède » n'a-t-il pas été pire que le mal ? Les questions à l'appelant, si elles ont été à l'origine de son expression, n'ont-elles pas été un peu trop intrusives ? Chaque écoutant répond en conscience à ces questionnements, l'essentiel étant qu'il sache se les poser régulièrement. Jusqu'où accompagner l'appelant dans sa recherche de lumière ?

L'écouter répond avec sa personnalité, son être, son histoire. Il peut lui-même avoir été bouleversé par ce qu'il a entendu, car cela résonne dans sa propre histoire. Il lui faudra alors sans doute, à son tour, s'écouter, briser la loi du silence, échanger dans un prochain partage et/ou en tête à tête avec un autre écoutant. Et l'appelant va de temps à autre souhaiter y revenir dans un prochain appel, avec un autre écoutant. Plusieurs écoutes ne seront sans doute pas de trop.

Quand le silence engendre la parole

Prise de façon absolue, la relation instaurée par l'appel à S.O.S Amitié est une passerelle de mots entre deux silences. Deux personnes, chacune ignorant l'existence de l'autre, dans le silence donc, l'une par rapport à l'autre, vont se côtoyer le temps d'un appel : deux voix qui sont l'une pour l'autre dans le présent de leurs mots, et seulement dans le présent et le bruit de leurs mots. L'appel terminé, ce sera à nouveau le silence. Silence habité par le souvenir des mots peut-être ou silence et oubli. Une écoutante parlera à ce propos du « pouvoir magique de S.O.S Amitié ».

PAR UN COLLECTIF D'ÉCOUTANTS :
DENISE, FRANÇOISE, PIERRE ET CHRISTIAN

L'arrivée silencieuse de l'écouter



Le silence avant une plage d'écoute renvoie au rite souvent suivi par l'écouter avant de commencer : le chemin pour parvenir au poste d'écoute, le besoin de sortir peu à peu de ses préoccupations personnelles afin de s'ouvrir à autrui, les habitudes à l'arrivée, comme se préparer une boisson ou tromper sa faim. Une entrée en silence qui peut être suspendue un instant pour échanger avec l'écouter précédent. L'écouter recherche le silence à l'intérieur de lui-même qui lui permettra d'accueillir au mieux l'expression de l'appelant.

Le silence à l'intérieur de l'écoute

Les appels muets

Pour introduire ce paragraphe, commençons par cette illustration, envoyée par Pierre Couette.

Muet

- S.O.S Amitié, bonsoir...
- ...
- S.O.S Amitié, je vous écoute...
- ...
- Allo, vous m'entendez bien ? Ici, c'est S.O.S Amitié à votre écoute...
- ...
- Vous pouvez parler quand vous voulez...
- ...
- C'est peut-être la première fois que vous appelez ?
- ...
- La première fois, ce n'est pas facile, nous le savons...

- ...
- Je vous rassure : ce sont toujours les premiers mots qui sont les plus difficiles, après, ça va mieux...
- ...
- Peut-être que ce n'est pas le bon moment pour vous ?
- ...
- Vous pouvez rappeler plus tard, alors, si vous voulez...
- ...
- Il y a toujours quelqu'un qui répond à ce numéro...
- ...
- Si vous préférez rappeler plus tard, avec quelqu'un d'autre, ce serait bien alors de rappeler vous-même...
- ...
- Il y a peut-être d'autres personnes qui attendent que la ligne soit libre, vous comprenez ?

- ...
- Je m'en excuse à l'avance, mais je vais encore attendre encore une minute, puis je serai dans l'obligation de raccrocher moi-même... Je pense que vous comprendrez...
- ...
- Voilà, une minute est passée...
- ...
- Je regrette beaucoup de ne pas avoir pu échanger avec vous...
- ...
- Je vais donc vous dire au revoir, et à bientôt, j'espère...
- Merci.

Que signifie ce silence qui dure ? L'appelant a pris son téléphone, a composé un numéro mais il ne réussit pas à parler. Angoisse ? Peur des mots ? Cri muet ? Dans cet appel silencieux, le silence devient énigme, obscurité, il occupe l'espace intérieur de celui qui écoute.



Du silence de l'appelant au silence de l'écouter

Un appelant, même habitué à joindre S.O.S Amitié, peut éprouver quelques difficultés à exprimer ses motivations du jour. Il ne trouve pas ses mots, il hésite. Il va parfois, sans l'exprimer d'emblée par ses paroles, manifester son angoisse, par sa respiration par exemple. Silence habité car ce qu'il laisse entendre peut être perçu comme une expression plus forte que des mots. Il peut marquer par un temps de silence son hésitation : comment choisir un angle d'attaque quand de nombreuses questions se bousculent ? Silence donc, auquel l'écouter devra faire face, mais qui engendrera des paroles et dont dépendra l'écoute.

Une écoutante fait part d'une expérience généralement partagée : « Les moments de silence dans les écoutes ont été au départ très difficiles pour moi, comme s'il s'agissait de temps morts à combler à tout prix. Pourtant, on avait bien vu en formation que ce n'était pas ça : je l'avais compris mais pas intégré. Peu à peu, le sentiment d'impuissance (qu'est ce que je peux faire, là, tout de suite ?) s'estompe ; il me semble que je saisis mieux l'importance de laisser à l'appelant le temps de se taire. »

Le silence de celui qui appelle peut être ou est déstabilisant pour celui qui écoute car « ne rien dire, c'est encore dire quelque chose. » Mais quoi ? On peut être tenté d'aider à dire, de dire à la place, d'imaginer, d'interpréter, de traduire... On se sent placé dans une sorte d'urgence. Apprivoiser le silence de l'appelant est donc aussi apprivoiser le temps. Prendre le temps. Laisser à l'autre, à celui qui a demandé une présence ou une aide, le temps de rentrer en lui-même, de chercher ses mots, de les trouver... et peut-être de rencontrer sa

propre force. Ce qui nécessite que l'on fasse le silence en soi-même pour véritablement entendre l'autre et traverser son silence, sans interférer. Reste à montrer qu'on est là, qu'on écoute, prêt à accueillir, rassurer, mettre en confiance : « parlez avec vos mots », « prenez votre temps », « ce que vous direz restera entre nous »...

Les silences de celui qui écoute



On peut :

- Choisir de se taire quand on est déconcerté par un délire, choqué par des injures, des menaces, attendre en silence l'apaisement.
- Choisir de se taire quand on entend des propos qui heurtent nos valeurs.
- Choisir de se taire parce qu'on renonce à réagir aux propos d'une personne ivre.
- Se taire parce qu'on s'ennuie, parce qu'on est distrait, fatigué...
- Rester sans voix : sidération, consternation. Il y a dans ce qu'on entend quelque chose d'inimaginable, de trop fort, de trop émouvant, d'incompréhensible, quelque chose qui réveille nos fragilités.
- Être réduit au silence par le mur de paroles que dresse un appelant qui ne veut entendre que lui-même : « Je cesse alors d'être un Autre capable d'entendre et de comprendre, je deviens un miroir muet, une oreille vide », dit une écoutante.
- Savoir transformer un silence subi en silence construit : on propose une présence silencieuse que l'appelant s'empresse parfois d'accepter, comme pour signifier que son besoin de rompre la solitude ne nécessite pas forcément un échange de paroles.

L'échange est maintenant terminé, l'appelant retrouve sa solitude. Va-t-il penser à l'écoute passée ? Comment l'a-t-il vécue en profondeur, au-delà du remerciement qu'il aura peut-être exprimé en conclusion ? Éprouve-t-il effectivement le soulagement d'avoir pu s'exprimer, se débarrasser de ce qui l'encombrait ? Soulagement bien provisoire sans doute car les problèmes demeurent évidemment. Ou bien éprouve-t-il une déception ? Va-t-il revenir sur les pistes de réflexion suggérées ? Ce retour vers la solitude va-t-il l'inciter à renouveler son appel ? L'écouter n'en saura rien. Mais on sait, parce que chacun le dit, qu'il aura, lui, besoin d'une plage, d'un espace (physique, presque tangible) de silence avant de pouvoir écouter à nouveau.

L'importance du silence

Dans l'interview qu'il a donnée à *Télérama*, David Le Breton dit que « pouvoir se taire ensemble est une immense marque d'attachement. En revanche, il est difficile de se taire avec des personnes que l'on connaît peu. »

Cette remarque générale de David Le Breton montre que dans le silence se cristallisent les éléments essentiels d'une relation. À plus forte raison dans la relation si particulière qui s'instaure dans l'appel téléphonique à S.O.S Amitié, relation sans visages, tout entière contenue dans les mots et les silences. Le silence, son acceptation, son évitement sont révélateurs de ce qui peut se jouer et se nouer à l'intérieur de l'appel, le respect, la bienveillance, la compréhension, mais aussi toutes les sortes de difficultés possibles et en particulier, puisque cette relation téléphonique est, dans son essence, une relation asymétrique, des jeux de pouvoir plus ou moins conscients.

Christian Rix, Denise Demoulière et Françoise Legouis remercient les écoutants du Calvados et de l'Île de France qui les ont aidés à réfléchir au silence à l'écoute.

ET SUR INTERNET ?



PAR FRANÇOISE LEGOUIS
Comité de rédaction



Qu'en est-il du silence sur internet ? La première remarque qui peut sembler évidente, c'est que ce soit sur la messagerie ou pour le *chat*, la communication se fait toujours en silence. C'est si vrai qu'il est admis partout que l'écouter au téléphone, pour pouvoir écouter correctement, a besoin de s'isoler dans un lieu dédié, alors que ce n'est pas toujours le cas pour celui qui répond sur internet. L'écouter internautes, d'autant plus silencieux qu'il est concentré, est parfois oublié par les autres occupants du poste ! Pas de silence à proprement parler dans la messagerie sauf les cas très rares où la page est blanche, le plus souvent à cause d'une erreur de manipulation.

En revanche, au *chat*, le silence est très présent. Ce peut être d'entrée. Au « Bonjour » d'accueil répond le vide. On insiste : « Je suis à votre écoute ». Cela suffit souvent pour déclencher les premiers mots, mais pas toujours. Que faire dans ce cas ? Les secondes deviennent des minutes. Silence blanc. Rien pour deviner ce qui bloque. Faut-il insister ? On risque un timide « C'est difficile de commencer... Prenez votre temps... » En face de ces quelques phrases, inscrites sur la partie droite de l'écran, il n'y a rien. Les

questions tourment dans la tête. Que faire ? L'appelant est-il toujours là ? Comment l'amener à s'exprimer ? Parfois, un début de texte s'inscrit enfin, mais d'autres fois, rien. Apparaît enfin sur l'écran « la discussion est terminée. » Point barre.

Appel totalement muet, sans rien qui permette de donner chair à ce mutisme, et source d'inconfort pour l'écouter, voire de culpabilité.

Un aspect non négligeable du *chat* provient du temps utilisé à l'écriture. Dans une conversation orale les phrases arrivent mot après mot mais dans la continuité, et on comprend ce qui est dit au fur et à mesure mais aussi immédiatement. Au *chat*, l'appelant écrit son texte en entier avant de l'envoyer. Et il n'a pas souvent la dextérité d'un dactylo ! Sur l'écran la formule « Anonyme est en train d'écrire » s'installe, dure parfois plusieurs minutes. Dans le silence, on s'interroge, il arrive que l'on soit tenté de rédiger un début de réponse, que l'on devra effacer parce qu'inadapté ; l'appelant a changé de registre entre deux envois. On doute aussi : notre interlocuteur ne mène-t-il pas plusieurs conversations simultanées, ce qui pourrait expliquer le temps mis à répondre ? Peut-être a-t-il tout simplement besoin de réfléchir... On attend, dans ce vide que rien ne vient remplir, de retrouver sa présence. Et quand elle nous parvient enfin, il arrive qu'on essaie de taper la réponse le plus vite possible, pour qu'il ne subisse pas ce silence qui peut être si lourd.

Le **vide** de l'appelant,
le **plein** de l'écoute :



interprétation qui surgit, toujours, pour moi : l'appelant souffre et sa souffrance ne trouve pas de chemin pour se dire.

Il m'est arrivé une fois dans le silence de l'écoute, une fois que mon oreille se fatiguait à scruter le moindre indice de vie, le souffle sur le combiné, ou un bruit dans la pièce, il m'est arrivé alors de parler. De parler peut-être à la place de l'appelant, peut-être pour l'aider à démarrer, à se lancer à son tour. Et je lui ai dit comme il peut être difficile de sortir les premiers mots, qu'il peut rappeler quand il le voudra, quand il se sentira plus en confiance, ou quand il sera prêt, que je regrette de n'avoir pas été celui qui a pu l'aider, qu'il m'est arrivé à moi aussi, une fois le téléphone décroché, d'être tout à coup saisi par une impossibilité à parler... Toujours rien, j'ai fini par m'excuser et j'ai raccroché.

À qui ai-je parlé ? Pourquoi, après-coup, trouvé-je que mon propos était vain et décalé, inopérant et même injuste ?

L'appel muet est un miroir tendu devant l'écouter. Il est clair, après-coup, que je me suis parlé à moi-même. L'angoisse de ce vide de parole de l'appelant, je l'ai comblé de mes angoisses d'être un bon écoutant. La raison d'être d'écouter pour moi, peut se lire si clairement dans les propos que j'ai tenus, que j'en rougis en partage.

Ce constat ne m'a pas aidé pour autant. J'ai par la suite refusé des appels muets : au bout de cinq minutes, j'estimais qu'il n'était plus nécessaire d'attendre. D'attendre quoi ? Là encore, ma disponibilité était mise à l'épreuve. Et puis je suis devenu plus patient. Après-tout, laissons le temps faire, restons présents juste par petites touches, peut-être même que le simple fait d'appeler et d'avoir un écoutant qui soit simplement là, à écouter, est aidant.

Aujourd'hui les appels muets sont un rendez-vous avec moi-même. Je peux y mesurer plus pleinement qu'à d'autres écoutes mes dispositions intérieures. Je me rends compte que je suis impatient, que moins de deux minutes commencent à m'agacer, ou à l'inverse, je suis tellement affable que je crains d'être indifférent à l'autre, l'appelant.

Heureusement, j'ai des surprises qui m'aident à trouver une satisfaction parfois, où l'appelant se découvre et essaie une parole. Je suis toujours étonné à ce moment de constater l'incroyable décalage entre ce que j'avais pu imaginer de l'appelant et un autre portrait de lui qui se dessine. Je suis soulagé et je me sens pleinement reconnu alors dans ma mission. L'appelant doit probablement sentir qu'il me fait alors plaisir. Pourtant la problématique est la même. Être disponible est un art qui vous tarade, qui est exigeant et je ne dois pas confondre mon désir avec le désir de celui qui appelle. S'il n'est certainement pas interdit d'y trouver une satisfaction, il faut d'abord être là pour l'appelant et non pour soi.

Alors, peut-être, ai-je une nouvelle interprétation qui me vient. L'appelant me laisse le temps de me ressaisir, de me connecter à moi-même, et s'il me sent trop prompt à répondre, il se dérobe. S'il perçoit que je vais l'envahir alors qu'il a besoin de déposer, il a raison de me laisser dans le silence. L'appelant n'est pas sans discernement et même dans la souffrance, peut m'aider moi, à être un écoutant ouvert à lui. Il est temps que j'accueille cela dans le silence.

Retraitant

PAR JEAN-BAPTISTE LEGOUIS



Voici le témoignage

intéressant de quelqu'un qui a décidé de vivre quelques jours sans prononcer une parole, alors qu'il était appelé à rencontrer d'autres personnes qui, elles, n'étaient pas tenues au silence.

Je suis descendu d'un petit train dans la vallée de Chamoni en début d'après-midi, par une belle journée d'été. Depuis la gare, j'ai marché deux heures avec mon sac à dos pour atteindre le foyer à une altitude de 1 500 mètres. Cette ascension silencieuse et solitaire au milieu des bois était bienvenue pour préparer la suite.

Arrivé au foyer de charité, une femme bénévole m'accueille et me fait visiter les lieux jusqu'à ma chambre, pas tout à fait une cellule, mais une chambre très simple avec un petit lit, une petite table et un évier. Une fenêtre donne sur le massif du Mont-Blanc, de l'autre côté de la vallée, sublime, majestueux, impressionnant. L'ensemble du cadre est grandiose et magnifique.

En fin d'après-midi commencera le silence à proprement parler. C'est un lundi, il est 18 h 00. Il durera, absolu, pour moi, cent vingt heures, jusqu'au samedi 18 h 00.

Entrer dans le silence

est une expérience singulière. Décider volontairement de ne pas prononcer une parole pendant une semaine est un drôle de défi, surtout quand on est bavard comme je peux l'être. C'était une vieille idée qui me taraudait depuis plus de vingt ans. Dans l'intervalle, j'avais rencontré plusieurs personnes qui avaient vécu cette expérience. J'étais curieux et attentif à ce qu'elles en disaient. Voilà que le moment était venu pour moi de le vivre.

Ne pas parler aux congénères n'est pas si difficile. Ce sont les formules de politesse qui viennent le plus spontanément aux lèvres. Alors on trouve, presque malgré soi, des petits gestes, des petits signes, qui disent « Bonjour », « Merci », « Après vous, je vous en prie ». Garder la bouche fermée - le silence - ouvre grand les yeux et les oreilles. Une attention généralisée et élargie à l'environnement se développe.

Ce n'est pas tous les jours que l'on est amené à côtoyer des personnes dont on ne sait rien et qui ne savent rien de nous. Mais, est-ce véritablement ne rien savoir ? On ne sait rien, dans le sens des codes sociaux habituels où, lorsque l'on rencontre quelqu'un, on se présente, on dit son nom, son prénom, son travail, sa vie familiale, sa région, sa ville ou son pays d'origine. Ici, rien de tout cela, et pourtant, une forme de rencontre avec l'autre, avec les autres, se produit. On observe et l'on est observé. On remarque les solitaires, les couples, les amis. On voit les fâneurs, les marcheurs, les lecteurs, les méditatifs. On est sensible à un regard, un sourire, une attention.

On perçoit la bienveillance, l'amusement, la perplexité, le questionnement ou la réprobation. Tout cela s'exprime et circule, sans un mot.

C'est peut-être l'aspect qui fut le plus surprenant pour moi dans cette expérience : constater à quel point notre corps, nos postures, nos attitudes et nos démarches en disent long sur nous et comme les flots de paroles que nous déversons viennent nous distraire de ces informations. J'ai également constaté la façon dont des sympathies et des antipathies s'expriment très clairement sans aucun mot. Cela a été confirmé lorsque le samedi soir, à 18 h 00, le silence a été levé par une longue séance où chacun, à tour de rôle, s'est brièvement présenté.

Sortir du silence

n'est pas si aisé qu'il semblerait. Entendre sa propre voix est une expérience étrange quand on ne l'a pas entendue plusieurs jours d'affilée. La conversation est en même temps aisée et laborieuse. J'avais prévu de passer quelques jours à la campagne, presque seul, après cette plongée dans le silence. C'était une bonne idée. Une étape intermédiaire entre la retraite et le retour à la vie habituelle était très bienvenue.

Pour conclure, je dirai que, à titre personnel, cette expérience a été très riche. Je me suis rendu compte, en écrivant ces lignes, qu'il est difficile de la partager avec des mots, comme toute chose véritablement intime. Je ne conseillerais pas à tout le monde de s'engager dans cette aventure. Il me semble important de s'y préparer, sans oublier l'avant et l'après.

l'appel muet

PAR JEAN-CHRISTOPHE DEBAUGE
Comité de rédaction

É

écouter le silence de celui qui appelle, et qui reste muet, est souvent un vécu difficile. Difficile parce que d'abord contradictoire. En effet, si une personne appelle, ce n'est pas pour ne rien dire. Si, de plus, on considère que l'on n'appelle pas S.O.S Amitié tout à fait par hasard, et que l'appelant est en souffrance, alors il s'agit d'écouter une souffrance qui n'arrive même pas à se dire. Mais ceci n'est qu'une interprétation. D'autres sont possibles. L'appelant se tait parce qu'il souhaitait une autre voix, une voix féminine ou masculine, ou jeune ou plus expérimentée, ou encore plus chaleureuse ou... Il se peut aussi que l'appelant reconnaisse la voix de l'écouter, non pas évidemment la personne dissimulée derrière l'anonymat de l'écouter mais celui qu'il imagine reconnaître et, parce qu'il lui devient familier, l'empêche de s'exprimer librement. Il se peut tout bonnement que l'appelant n'y croie plus. Il a déjà appelé, certes il a été écouté, cela lui a fait du bien au début, mais finalement il est désespérant d'avoir à se raconter une énième fois sans avoir la moindre perception que cela fasse avancer sa vie. Pourtant c'est la première

Les secrets de famille



Une forme de silence

qui est fréquente dans de nombreuses familles réside dans les non-dits, les informations essentielles cachées à ceux qui sont le plus concernés, les silences qui rongent... Quelques exemples sont relatés dans la réflexion qui suit.

PAR FRANÇOISE LEGOUIS
Comité de rédaction

Le Petit Robert définit le secret comme « un ensemble de connaissances, d'informations qui doivent être réservées à quelques-uns et que le détenteur ne doit pas révéler ». Des exemples viennent immédiatement à l'esprit : un secret de fabrication dans l'industrie, la recette du plat vedette d'un chef multi-étoilé. Ces secrets légitimes sont spontanément respectés, de même que sont respectés certains non-dits, barrières normales entre la vie publique et la vie privée. Quel enfant n'a pas fantasmé sur ce qui pouvait bien se passer derrière la porte close de la chambre parentale ?

Il est d'autres secrets qui vont peser lourdement sur toute la vie d'une ou de plusieurs personnes. Ainsi en est-il de l'accouchement sous X. Une femme peut, pour des raisons qui lui sont propres, décider seule de ne pas dévoiler son identité au moment où elle donne naissance à un enfant, et de renoncer à exercer ses droits parentaux. Elle a la possibilité de laisser quelques documents, gardés dans un dossier confidentiel, de choisir les prénoms... mais elle permet ainsi à cet enfant d'être adopté rapidement. La très grande majorité des parents adoptifs en informent l'enfant dès qu'il est en âge de comprendre et il est confronté au secret de ses origines. Des questions se poseront, qui resteront sans réponse, sauf s'il entreprend des démarches lourdes, à l'issue souvent décevante, pour retrouver sa mère génitrice et connaître sa propre histoire. Il arrive aussi que celle-ci, après de longues années, éprouve elle-même un profond désir de retrouver celui ou celle, que, dans sa détresse, elle avait dû se résigner à abandonner. Il y a ainsi de belles histoires qui finissent bien !

On a vu des cas où, pour sauvegarder la réputation d'une très jeune femme, s'est mise en place une solution insolite, en apparence profitable à celle-ci : sa propre mère s'est fait passer pour la mère de l'enfant dont elle était en réalité la grand-mère. Bouleversement, comme pour un enfant né de relations incestueuses, de la place de chacun dans la lignée familiale, quand sa mère, ainsi que ses oncles et tantes, sont présentés comme ses frères et sœurs, ses cousins comme des neveux. Comment, dans un inconscient qui devine cet embrouillamini, faire pour retrouver sa vraie place ?

Il est d'usage, quand un homme épouse une femme déjà maman – on disait naguère fille-mère – qu'il reconnaisse l'enfant et lui donne son nom. Beau geste qui n'aura que des conséquences heureuses, sauf si l'enfant n'est pas informé, et dans ce cas cela peut entraîner pour lui de véritables catastrophes. Une femme a un amant, c'est banal. Elle tombe enceinte et décide de garder l'enfant, mais le géniteur refuse d'endosser sa paternité. Son mari accepte alors la venue de cet enfant qui sera enregistré comme étant le sien (*pater is est quem nuptiae demonstrant*) et élevé avec ses demi-frères et sœurs. D'aucuns s'étonneront d'un physique particulier ou de goûts différents. Un exemple célèbre est celui de Jean-Marie Périer, fils d'Henri Salvador et de Jacqueline Porel, reconnu et élevé par François Périer. Il n'apprit sa filiation

qu'à l'âge de seize ans, alors que son physique montrait clairement une ascendance antillaise.

Que soit remercié le père qui a su un jour dire la vérité à celui qu'il a élevé comme son propre enfant ! Il lui a ainsi évité bien des questions et assuré un avenir serein.

Voici un exemple différent, qui relève pourtant de la même problématique : une femme proclame volontiers qu'elle n'a pas de famille. Les choses sont claires du côté de son père, qui n'a eu qu'une demi-sœur, disparue jeune et sans descendance, mais sa mère, elle, avait deux sœurs qui lui sont inconnues. Son frère les retrouve, revient tellement bouleversé de leur rencontre qu'il refusera toujours d'en parler. Que s'est-il passé ? Quelles paroles impossibles à répéter ont-elles été dites ? Cela restera un mystère.

Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, s'est longuement penché sur les secrets de famille. Il a ainsi découvert, en étudiant les albums de Tintin, comment Hergé avait transposé les secrets de sa propre famille dans ses personnages et leurs comportements. Savoir que sa grand-mère avait eu deux fils, dont le père de Georges Rémi (Hergé était son pseudonyme), et avait toujours refusé de dévoiler le nom du géniteur, éclaire d'un jour nouveau les albums de cet auteur de bandes dessinées et permet aussi de comprendre son intérêt très particulier pour Rémi, le héros de *Sans famille* d'Hector Malot. Dans son livre *Secrets de famille, mode d'emploi*, Serge Tisseron a étudié de nombreux exemples et diverses attitudes, ainsi que leurs conséquences. Il note : « de nombreux secrets tournent autour d'enfants naturels, adultérins ou adoptés, nés de premiers mariages cachés, d'avortements, de divorces, de maladies psychologiques... » Il remarque aussi que bien des secrets sont maintenus sous prétexte de protéger celui qui est concerné ; en réalité, c'est le détenteur du secret qui se tait pour se protéger lui-même !



D'autres secrets existent dans certaines familles : l'un des parents mène une double vie, souvent voilée par des activités professionnelles présentées comme très envahissantes. Et ses enfants découvrent un jour avec stupeur, parfois seulement au moment de son décès, l'existence de demi-frères et de demi-sœurs. Ce qui n'empêche pas que certaines personnes, pas nécessairement proches, aient été au courant de cette réalité-là.

Un exemple célèbre, parce que concernant un personnage très haut placé, est celui de la famille secrète de François Mitterrand, dont l'existence de la fille cachée, Mazarine Pinget, n'a été révélée qu'à la fin de sa vie. La publication, toute récente, de la correspondance entre Anne Pinget et le

président montre combien cette seconde famille fut pour lui essentielle. Là encore, certains savaient et des bruits persistants couraient.

Dans l'histoire de France, on retrouve de nombreux cas de secrets qui sont encore étudiés à notre époque. Qui était vraiment l'Homme au masque de fer ? Un frère jumeau de Louis XIV, comme certains l'ont prétendu ? Rien n'est moins sûr ! D'autres ont affirmé que Louis XIII, stérile, ne pouvait être le père de ce dernier. Des analyses d'ADN sembleraient le contester et Anne d'Autriche n'a

pas cru devoir dévoiler la vérité, qui restera cachée. On pourrait aussi s'interroger sur la fin d'Henriette d'Angleterre, ou sur le sexe du chevalier d'Éon... Plus récemment, l'écrivain Alexandre Jardin rappelle, dans son livre *Des gens très bien*, le passé de son grand-père, Jean Jardin, qui fut pendant la dernière guerre le bras droit de Pierre Laval, suscitant dans sa propre famille des réactions indignées. Il conclura ses recherches par cette affirmation qui s'applique parfaitement aux secrets de famille : « notre famille est construite sur un secret ; le nôtre est particulier, il est montré pour qu'on ne le voie pas. »

Un exemple concret illustre on ne peut plus clairement les conséquences inattendues d'un secret de famille. Au cours de l'émission *Mille et une vies* du 4 novembre 2016, Virginie raconte sa propre histoire. Son premier accouchement est long, pénible, extrêmement douloureux et se termine aux forceps. Dans les jours qui suivent, les douleurs ne cessent pas, malgré une opération et un traitement médicamenteux lourd. Au bout d'un an et demi, elle finit par rencontrer un médecin qui lui propose des séances d'hypnose, en la prévenant de possibles découvertes déconcertantes, ce qu'elle commence par nier. Au cours de ces séances, qui entraînent une recrudescence de rêves récurrents, s'impose une nécessité : regarder l'album photo familial. Album qu'il lui avait été, dans son enfance, interdit de feuilleter. Elle découvre ainsi que son père n'était pas son géniteur et que sa mère avait été mariée une première fois, ce dont elle refusait de parler. Virginie finit par retrouver son vrai père, un agriculteur, ainsi que toute une famille. Ses douleurs disparaissent et elle redevient une femme au plein sens du terme. Elle aura ensuite deux autres enfants, ce que les médecins avaient exclu. Pour ne pas maintenir ce secret, elle parle à ses enfants. Son fils aîné comprend soudain l'origine de son goût pour la nature, différents de ceux, plutôt intellectuels, des autres membres de la famille.

Pour conclure, en voyant les conséquences néfastes du silence, on peut dire qu'il est indispensable de parler des secrets de famille aux enfants et, comme le prône Serge Tisseron sans hésiter, « le plus tôt possible ».



Oser la conversation

Parce que la famille est un chaudron où mijotent les tourments et les bonheurs, le silence peut y être de plomb...ou d'or.

PAR COLETTE BARROUX-CHABANOL
Rédactrice en chef de la Revue

Comme la langue d'Ésope, le silence en famille peut être la meilleure et la pire des choses. Entre conjoints, entre parents et enfants, le silence peut se choisir ou s'imposer, servir à respecter, à refuser, à dénier, à protéger, à couvrir, à cacher. Fondement de la complicité, de la tolérance ou de la dissimulation, réclamé, manipulé, vilipendé, il s'applique à des situations diverses, pacifiques ou conflictuelles. Figure de Janus, positive ou négative, à l'instar de la transparence qui laisse tout voir, ce qui doit l'être et ce qui devrait rester caché.

Autrefois, les rues de nos villes annonçaient la présence d'un hôpital avec une belle enseigne « H » accompagnée de l'injonction « Hôpital, silence ». On entrait alors dans une zone feutrée où des gens en souffrance méritaient de se reposer loin de l'agitation de la ville. Le silence imposé aux visiteurs était aussi celui pratiqué par les soignants (médecins et infirmiers). Ceux qui étaient « supposés savoir » ne jugeaient pas nécessaire de fournir au patient ni à sa famille des explications. Silence de protection ou chasse

gardée d'une caste supérieure ? Apanage en tout cas des gens de pouvoir et d'autorité. La même exigence de silence régnait aussi à l'école et à la maison. L'instituteur se faisait respecter de ses élèves, le père de famille de ses enfants, en leur imposant de rester silencieux. Les baby boomers et ceux qui les ont précédés ont souvenir de ces repas au cours desquels ils ne devaient pas ouvrir la bouche, « On ne parle pas à table... ni surtout à la table des grandes personnes. » D'ailleurs, le simple fait de « répondre » à une remarque était déjà considéré comme une insolence. L'enfant (*in-fans*, qui ne parle pas), n'avait pas voix au chapitre. Au demeurant, il devait aussi « souffrir en silence, ne pas se plaindre ». Le silence familial était aussi fait de manifestations de mauvaise humeur. La scène de ménage était un écart de conduite qui ne devait pas se produire devant les enfants. En revanche, des bouderies longues comme des semaines sans chocolat venaient plomber l'ambiance de la famille ; bouderies parfois prolongées par celles des enfants ou des adolescents qui, ne devant pas s'exprimer, utilisaient leurs moues et le renfrognement pour signifier leur mécontentement. La littérature nous a laissé de belles descriptions de vies familiales austères, éclatant en cataclysmes lorsque l'un des membres prenait idée de se rebeller : *Les Thibault*, *Vipère au poing*, *Poil de Carotte* ont, en leur temps, hanté nos nuits et alimenté nos envies de liberté. Pour nombre de filles - puisque ce sont elles qui en sont souvent les auteurs - les journaux intimes ont représenté cette aire de liberté pour leurs rêves, leurs désirs cachés. Le sociologue Philippe Lejeune a bien examiné, dans ses différents ouvrages sur les autobiographies, l'importance de ces « brouillons de soi » laissés par les jeunes filles, auxquelles il a consacré *Le Moi des demoiselles* en 1993.



L'incommunicabilité entre les êtres, notamment entre homme et femme, a traversé le cinéma des années 60 et 70. Bergman, Antonioni mais aussi le cinéma japonais, nous ont transformés en spectateurs glacés de ces moments figés où rien ne peut se dire, se témoigner, où toutes les trahisons sont secrètes et les amertumes souterraines. Une semblable incompréhension était installée entre parents et enfants, chacun pris dans sa bulle, indifférent à l'autre comme l'a magnifiquement montré le cinéaste Comencini qui a fait pleurer le monde entier devant la détresse silencieuse de son jeune *Incompris* (1966). Le couple lourd de reproches enkystés et se frottant à peine dans un silence de mort a inspiré aussi les auteurs dramatiques. Strindberg par exemple, dont la célèbre *Danse de mort* écrite en 1900 a été souvent jouée au théâtre et au cinéma comme si cette confrontation haineuse entre un homme et sa femme était intemporelle. Quant à Beckett, a-t-il fait autre chose que de nous décrire inlassablement le vide, l'attente et le silence ?

Le silence permet de garder sous une chape de plomb les griefs, les rancœurs, mais aussi les adultères (pratique toujours plus ou moins clandestine), les intrigues, les histoires du passé ou du présent dont on pourrait avoir honte, le déclassement social, la maladie. Le silence couvre d'une pellicule de suie les maltraitances, les incestes, les harcèlements et les brimades, mais aussi les haines recuites qui explosent un jour (comme dans *Festen*, film danois de Thomas Vinterberg, 1998). Entre parents et enfants, le silence permet d'éviter tous les sujets dérangeants : le sexe, la drogue, l'amour, la grossesse, les soirées des ados, et même la mort qu'on escamote volontiers par gêne. Les musiciens Simon et Garfunkel ont bien résumé cette forme d'épidémie que constitue le silence (sur les événements et entre les êtres), « *Silence like a cancer grows* », chantaient-ils dans *The Sound of Silence* en 1964. Car il s'agit bien d'une forme de maladie de la communication qui tend à museler les bouches et à dissimuler les souffrances, maladie qui est source à terme de

détresses exacerbées par leur enfouissement. Songeons au jeune héros du *Mars* de Fritz Zorn (1975) « éduqué à mort », dont le cancer est attribué à ses « larmes rentrées ». Les écoutants de S.O.S Amitié sont là pour en témoigner, eux qui écoutent les chagrins tus et les paroles non dites, de même que les analystes qui s'évertuent à faire émerger les passés douloureux.

Certains voient dans le mutisme une « violence sans coups ». Parmi eux, Isabelle Levert, psychologue, auteur des *Violences sournoises* dans le couple (Robert Laffont, 2011). Cette violence du silence annihile toute possibilité de se rapprocher et signe, de fait, une forme d'accrochage névrotique à sa propre vérité, de refus entêté et rigide de se confronter à autrui, d'accueillir sa parole avec bienveillance. Très trivialement, de nombreux couples se séparent aujourd'hui sur la plainte liée à cette impuissance à communiquer, à cette maladresse à « parler » à l'autre en confiance. Il est vrai que la société moderne a accumulé les parasites qui viennent brouiller la communication et empêcher la « conversation » entre conjoints mais aussi entre parents et enfants. Longtemps la télévision, qualifiée de *Folle du logis* par Dominique Wolton et Jean-Louis Missika en 1983, a monopolisé le temps de loisirs et stérilisé le champ de la relation entre parents et enfants, voire entre hommes et femmes. Détrônée aujourd'hui par Internet, par le téléphone portable et autres smartphones, elle n'est qu'une des nouvelles technologies qui se glissent entre les individus et font écran entre eux. Accaparant leur esprit et substituant aux vraies relations bilatérales et « parlantes » des relations virtuelles, multiples et muettes.



Il y aura donc fort à faire pour débarrasser le silence de cette gangue négative qui l'enveloppe, de toutes ces scories qui nous feraient croire qu'il faut à tout prix parler, à tout prix être transparent, à tout prix expliquer.

Sachons pourtant raison garder.

Oui le silence peut tuer, blesser, camoufler toutes sortes de maltraitances et s'ériger en solution paresseuse pour tous ceux qui ne veulent pas faire d'effort pour aller vers autrui ni pour accueillir sa parole. Oui, les mots sont le propre de l'homme et il nous appartient de les formuler, de les oser, de prendre le risque de faire effraction dans l'intimité des autres et d'accepter cette intrusion que représente *La conversation* chère au philosophe Olivier Abel (Gallimard, 2006), qui souligne dans son livre la nécessité de se parler « pour réduire la distance » entre moi et l'autre. Vouloir entrer en relation, ne pas entretenir d'ambiguïté, partager, écouter est un comportement proprement humain auquel ne peuvent échapper que des ermites, des méditatifs... ou des malades psychiques.

Mais pour faire bonne mesure, car selon le proverbe latin « *in medio stat virtus* », une petite (voire une grande) dose de silence est essentielle pour une vie de famille équilibrée. Le silence aura pour vertu d'éviter d'être intrusif vis-à-vis de ses enfants, de ne les inonder ni de questions ni de secrets personnels, de rester discrets, de respecter leur jardin secret, de ne pas leur enjoindre de sans cesse « raconter ». Le silence aura aussi le pouvoir de laisser filtrer la connivence, la complicité entre époux capables de s'enhardir à vivre ensemble, sans mots, un moment intense. Et pourquoi ne pas s'offrir le luxe d'instant silencieux, dédiés à soi, à la méditation, au rêve, à sa musique intérieure, dans un espace temporairement non partagé (*Une chambre à soi* dit Virginia Woolf) et hors du tumulte ? Alors le silence serait d'or...



« Écrire c'est lire »



Marie-Hélène Lafon est née dans le Cantal où elle a passé « ses enfances ». Son œuvre évoque ce monde premier, tissé de silences, avec entre autres : *Le soir du chien*, *L'annonce*, *Les pays*, *Joseph et Histoires*, prix Goncourt de la nouvelle en 2016. Le rapport exigeant qu'elle entretient avec l'écriture en fait un écrivain rare.



Entretien réalisé chez Marie-Hélène Lafon, le 6 novembre 2016

PAR YVETTE RODALEC
Comité de rédaction

■ Quelles résonances possède le mot silence pour l'écrivain que vous êtes ?

M.-H.L. : Il a la résonance de l'impossible, c'est-à-dire d'un paradoxe absolu, puisqu'écrire en ce qui me concerne, c'est très essentiellement, très profondément et dès l'origine, mettre des mots sur du silence. Ce qui est un exercice totalement acrobatique et dont on peut considérer en soi qu'il est infondé. En quoi serait-il nécessaire de mettre des mots sur du silence ? C'est une question qui reste ouverte. Le mot silence m'accule d'abord à cette impossibilité contre laquelle mon propre travail d'écriture, depuis vingt ans que j'écris, me dresse constamment, contre laquelle je m'arc-boute constamment. Je termine un court texte intitulé *Traversée* sur cette affaire-là. J'y précise que si j'osais vraiment, je me délesterais de tout l'appareil narratif, de la péripétie, des personnages et j'irais à l'os du texte, à ce qu'on a coutume d'appeler le texte poétique. Or que se passe-t-il physiquement dans le texte poétique ? Le blanc prolifère. Le silence monte à l'assaut de la page et la noie peu à peu. J'ai toujours conscience, dans l'écriture, de cette tension qu'introduit ce paradoxe constitutif de l'acte d'écrire. Il y a autre chose que le mot silence fait résonner pour moi. C'est en lien avec la lecture. Dans cet univers saturé de bavardages, de

bruits, le monde est totalement, violemment assourdissant, et la lecture dessine un cercle de silence.

J'ajouterai qu'en ce qui me concerne, le mot silence possède également une intense résonance familiale. C'est le propre de beaucoup de familles que de se taire longuement, voire de génération en génération, sur l'essentiel. Dans le milieu d'où je viens, il y a une sorte d'interdiction de rompre le silence sur certains sujets, une omerta tacite que je transgresse à partir du moment où je commence à écrire.

■ Est-ce que vous n'écrivez pas pour être dans cette transgression ?

M.-H.L. : J'écris malgré cela. Je ne transgresse pas pour transgresser. L'acte d'écriture, longtemps retardé chez moi, devait passer par cette transgression. Il a été difficile de se l'autoriser.

Quand je dis silence, je pense encore à autre chose. Je viens d'un univers, d'un pays, d'un paysage silencieux, très évidé, très privé de population. On y a des silences abyssaux. On peut y marcher pendant des heures sans rencontrer personne, en étant seulement aux prises avec le vent et la respiration des choses, et c'est tout.

On n'est pas impunément né, on n'a pas impunément vécu dix-huit ans où j'ai commencé d'être. Cela a été fondateur. Le rapport au bruit du monde n'est pas le même quand on naît dans une ville. Des amis citadins que je reçois dans une maison que je possède dans le Cantal, sont à la fois éblouis et en même temps, abasourdis par ce silence, notamment la nuit.

■ L'historienne Arlette Farge dit qu'elle cherche à « faire entendre quelque chose du silence du plus grand nombre ». N'êtes-vous pas dans cette optique quand vous écrivez sur ce monde rural d'où vous êtes issue ? Vous donnez la parole à ceux qui n'ont pas le temps pour les mots et n'ont pas les mots.

M.-H.L. : Nombre de mes personnages ont un rapport empêché à la parole et pas seulement dans le monde rural. Ainsi dans *Mo*. Mohammed, mon personnage qui n'est pas paysan dans le Cantal, n'a pas les mots pour dire ses maux. Le titre du récit ouvre à ces variantes.

Ce rapport qui est échu en partage à la plupart de mes personnages est complètement atavique dans ce milieu où j'ai grandi. Ils n'ont pas eu le temps, ils n'ont pas eu le droit. Ils ont eu besoin de leur énergie vitale pour autre chose. « Pas de ça chez nous ! ». Si on utilise les mots, c'est pour parler du travail ou des autres.

C'est pour cela que je nuance toujours ce terme de « taiseux » qu'on plaque volontiers sur mes personnages. On n'est pas impunément placé à cet endroit-là dans le travail d'écriture. À mon sens, aller sur ce terrain-là, ça fait devoir. Si je me mêle de mettre des mots sur ces silences-là, il faut que les mots ne trahissent pas, qu'ils soient justes, fassent honneur et ne livrent pas l'intériorité de mes personnages en pâture à la condescendance, fût-elle empathique, de mes lecteurs.

■ Beaucoup de vos personnages ne disent pas.

M.-H.L. : En effet, dès que j'ai commencé à écrire, j'ai évoqué des personnages qui sont privés de mots, qui ne disent pas. Je pense à Alphonse, à Jeanne¹. Cette dernière réussit le paradoxe de vivre son histoire avec l'abbé H sans jamais prononcer son prénom. Ils ne s'appellent pas. Elle ne dira à son frère que le strict minimum après avoir été renvoyée du pensionnat religieux où elle enseignait. Pourtant, elle a fait des études, mais les mots « ne passent pas l'enclos de ses dents », comme le dit Homère dans *L'Iliade*. Les mots ne s'échappent pas pour dire ce qui pourrait de soi se dénouer en étant dit. On n'a pas le recours des mots pour vivre mieux.

■ Ce sont des personnages qui possèdent une dimension tragique car soumis à cette fatalité du silence des mots, de la parole.

M.-H.L. : Alphonse fait régulièrement des séjours en hôpital psychiatrique, Joseph² a connu quinze années d'alcoolisme et des cures de désintoxication. Cependant, une fois dans sa vie, il aura accès aux mots grâce à une femme qui l'écoute et qui est psychologue. Non seulement elle l'écoute, mais elle le sidère parce qu'elle a le corps qu'elle a, qui pour lui ressemble à celui de Grâce de Monaco. Il demeure bouche ouverte, il n'arrive plus à fermer la bouche, à contrôler ce qui s'échappe de sa bouche. Elle l'amène à dire. Ce qui faisait nœud se dénoue. Elle le remettra à flots. Il pourra continuer à vivre, certes à bas bruit, petitement, mais il en aura fini avec l'alcool.

Mes personnages, avant d'être étouffés par ce qu'ils ne disent pas ou ne peuvent pas dire pour de multiples raisons, retournent la violence contre eux ou contre les autres, se fossilisent complètement ou définitivement et, parfois, je les abandonne en cours de route. Le texte se termine alors sur une disparition. Le livre s'arrête comme un chemin qui se perd.

■ Cela rend votre écriture très exigeante.

M.-H.L. : En effet, le rapport au silence implique un rapport aux mots dans le texte. Un rapport extrêmement serré pour faire rendre leur jus aux mots, sans bavardages, fioritures. Mes livres sont courts, denses, serrés.

■ Dans cet enracinement dans le terreau premier, on perçoit le désir chez certains de vos personnages de rompre avec cet autre monde, de s'en défaire. Claire, votre double fictionnel dans *Les Pays*, dit j'en suis et je n'en suis plus. Elle est dans cet entre-deux, ce grand écart au-dessus du silence.

M.-H.L. : Oui, qui dit grand écart dit mise en tension de l'être. C'est évident dans le roman, mais Claire le vit sur un mode dynamique, fécond. On comprend à la fin du livre qu'elle est devenue professeur, qu'elle a trouvé sa

place dans les choses de l'esprit qui l'ont toujours appelée et la nourrissent. Longtemps, elle a fait silence. Elle n'a pas mis de mots sur les origines, ni sur les blessures ni sur les joies de l'origine. Elle ne voyait pas bien comment les donner à entendre et éventuellement les partager. Dans son intérieur ne sont présents que quelques rares objets qui parlent en son nom de ce qui fut et qui la constitua dans ses enfances. Pendant longtemps, il n'y a pas eu de parole et de discours là-dessus. C'est d'autant plus étonnant qu'elle a fait des études de Lettres, elle

a apprivoisé la langue, la littérature. Elle est désormais de plain-pied avec cela, mais elle demeure dans cette tension entre les deux mondes. Elle n'est plus de l'un et ne sera jamais totalement en adhésion avec l'autre. C'est le propre des transfuges sociaux.

■ On songe à Annie Ernaux, mais vous n'êtes pas là, me semble-t-il, pour « venger votre race » comme elle le dit ?

M.-H.L. : Je ne suis pas dans ce rapport-là à l'acte d'écrire. En fait, j'entends inscrire une trace de ce qui fut et de ce qui continue à être à bas bruit. Le monde paysan a connu des mutations foudroyantes dans la seconde moitié du XX^e siècle. Entre 1980, moment où je quitte le Cantal, et aujourd'hui, le nombre de fermes a été divisé par six. Dans ce contexte-là, inscrire une trace prend une acuité particulière et a à voir, à se mêler d'une douleur, d'un vertige de quelque chose qui va mal et fait mal. Un suicide tous les deux jours dans le monde paysan. Mes livres s'inscrivent dans cet état de crise, mais pas sur un mode nostalgique, ni militant. Cette douleur résonne dans mes textes. C'est inscrit, mais je n'en fais pas bavardage.

¹ Personnages des nouvelles éponymes du recueil *Histoires*, éd. Buchet-Chastel, 2016
² Personnage du récit éponyme

Communication des morts, mutisme des vivants ?



Une communication désormais bien silencieuse

La personne décédée

est-elle vraiment silencieuse à jamais ou une certaine communication peut-elle perdurer sous d'autres formes ? Les survivants vont-ils se réfugier dans le silence ou préférer la parole ? Pourquoi tant de bruit sur une violence qui semble ne jamais céder de terrain ? La société est-elle aussi silencieuse sur la mort qu'on a l'habitude de le dire ? Que signifie notre propre silence devant la mort, y compris la nôtre ?

PAR CHRISTIAN RIX
Comité de rédaction

L'homme a vécu, il a parlé, il a agi. Dans ses derniers instants, peut-être a-t-il hurlé sa souffrance et son angoisse. À l'instant de son « passage », subitement, il n'émet plus un son, les râles ont cessé. Un silence règne, jamais effacé par les pleurs des survivants. La personne décédée évoque pour les autres l'être qui a cessé de se manifester. Elle est immobile, pour toujours et n'émettra plus jamais un son. Elle ne communiquera plus avec autrui. Ou, peut-être si, avec ses proches, car sa « parole », sa présence, se poursuivront au travers des souvenirs qu'elle a laissés, bons et mauvais, de ses biens légués, de ses œuvres, immortelles, à travers lesquelles leur auteur survivra quelque peu. L'homme décédé communique autrement. On n'entend plus sa voix, mais elle demeure à jamais pour ceux qui l'ont connu, lors des obsèques où un hommage lui est rendu (on lui « parlera ») et, plus profondément et bien au delà pour ses plus proches.

Le silence des survivants

Chacun réagit à sa façon devant le décès d'un proche parent ou d'un ami. Il peut y avoir, au moins au début, la paralysie, la sidération, surtout lorsque la mort est survenue par surprise. L'émotion peut étouffer toute expression.

On peut aussi se laisser emporter par les sanglots, les hurlements, un refus bruyant d'admettre ou de supporter la réalité. La personne toujours surprise par la mort (même si elle a perçu des signes lui ayant permis de s'y attendre) peut aussi tenter d'échapper au silence du défunt par une boulimie de paroles, un besoin de parler sans cesse de l'être disparu, voire de tout détail de la vie apparemment insignifiant. Elle peut aussi éprouver le besoin d'entendre autrui s'exprimer ou, à l'inverse, être troublée par ce bruit et rechercher le recueillement. Besoin de paroles qui se bousculent ou soif de silence ? Le silence du deuil naissant peut aussi être couvert, bien ou mal, par ce qu'il y a à faire sans délais : organisation des funérailles, démarches administratives. Chacun répond selon sa personnalité aux diverses sollicitations, les recherchant ou les redoutant. La personne endeuillée peut aussi devoir agir pour les autres survivants, comme les enfants du conjoint disparu, à qui il faudra expliquer tant de choses, apporter une présence redoublée. Elle risque alors de devoir taire ses propres sentiments pour faire face à une réalité immédiate et urgente.

Le temps passe, le deuil doit être vécu, comme on le peut. La personne endeuillée doit faire face à un silence définitif : plus d'échanges directs possibles avec le défunt qui ne connaîtra jamais la « suite de l'histoire » de son entourage : comment les enfants vont-ils se développer ? De quelle manière le conjoint pourra-t-il survivre et s'adapter à une solitude à laquelle il ne s'était sans doute pas préparé ?



Silence sur l'avenir, même lorsqu'existe le sentiment que la personne partie trop tôt nous tient toujours la main. La relation est peut-être plus profonde mais jamais comme avant. Comment le survivant pourrait-il partager ses joies et ses peines avec l'être cher ? Comment va-t-il pouvoir continuer à partager ses décisions avec l'autre parent disparu, par exemple sur l'éducation ou l'orientation des enfants ?

Peut-être pas complètement *silence sur le passé* car les souvenirs demeurent à travers les lieux où l'on a vécu ensemble, les enfants communs... Des regrets peut-être sur ce que l'on n'a pas songé à réaliser quand il était encore temps. Un certain dialogue avec le défunt se poursuit sur le passé. Parfois la personne endeuillée souhaite parler de l'être disparu, de sa vie maintenant passée. Elle peut, au contraire préférer le silence sur un passé révolu ou s'y sentir contraint par son entourage - ne reviens pas toujours sur hier, cela ne sert à rien, regarde plutôt l'avenir et ce que tu dois affronter - à l'instar d'une société dont on dit souvent qu'elle cache ses morts.

La mort de la mort ?

Nul n'est immortel, nous le savons tous, que l'on y pense de temps à autre ou que l'on préfère l'occulter. Pourtant, le regard de la société sur la mort semble avoir évolué. Tout se passe comme si, aujourd'hui, on ne voulait plus voir la réalité en face. Alors on ne l'évoque plus, sauf parfois par périphrases : non pas « le jour où je vais mourir » mais « s'il m'arrivait quelque chose », comme pour montrer une certaine pudeur sur le seul événement dont on est pourtant sûr qu'il viendra à se produire un jour. On oublie d'honorer ses morts ne serait-ce que par une visite annuelle au cimetière, car cela ne changerait rien à la réalité des choses. La société nous invite à tourner vite les pages, comme si le début d'un roman ne contribuait pas à en comprendre la suite. On voit que le sujet est trop souvent tabou dans la société comme

dans les familles, car il ne faut pas trop s'attarder sur ce qui est triste, mais vivre la vie d'aujourd'hui, chercher son bonheur, profiter de l'instant. La mort ne relève maintenant plus que de l'intime, de la vie personnelle quand, précédemment elle concernait aussi le cercle des relations du défunt et, plus largement, sa communauté de vie (le village). On célébrait sa mémoire à travers le rite des obsèques. Les proches, plusieurs mois après le décès, portaient le deuil.

Et pourtant, il suffit d'accéder aux médias pour entendre parler et voir « en boucle », sans discontinuer, des images de violence, d'agressions, d'attentats, de morts en grand nombre. Alors, la société refuse-t-elle vraiment de regarder la mort en face ou son regard a-t-il changé ? La parole est de plus en plus souvent donnée aux survivants, aux proches cruellement et brusquement endeuillés par surprise. Les statistiques sur le nombre des décès sont largement diffusées, comme pour mieux souligner que les survivants ont, précisément, échappé à la mort (même quand ils sont endeuillés).

Naturellement, les médias ne peuvent évoquer les nombreux décès qui surviennent chaque jour. La grave injustice de la mort par attentat rend-elle moins cruel, moins important, le décès par accident ou maladie ? Mais on ne peut quand même pas parler de tout, il faut bien sélectionner l'information significative. Que représente le millier de morts quotidiens durant la Grande Guerre à côté des jeunes militaires décédés dans une opération extérieure, dont la vie n'était pas moins précieuse ? Changement d'échelle ? La gravité de la fin d'une vie dépend-elle de l'âge de celui qui part, de la période de son départ, de sa situation sociale, voire de sa capacité à stimuler l'audimat ? À circonstances comparables, le drame dans une région proche touche plus que celui survenu dans les pays éloignés. D'une certaine façon, cela peut paraître compréhensible et inévitable, mais la mort nous toucherait-elle moins quand elle ne surviendrait pas dans un pays occidental ? L'inégalité nous poursuit-elle jusqu'à la mort incluse ?

Rompre le silence sur notre mort ?

Veut-on vraiment, si les circonstances le permettaient, que, le moment venu, on nous annonce l'exacte vérité sur notre fin de vie ? Ne préférons-nous pas, au contraire, ne rien savoir lorsque l'issue est proche, au risque de ne pas pouvoir nous y préparer, de ne pas préparer nos proches à l'épreuve qui les attend, eux aussi ? Nos proches vont-ils souhaiter ou avoir la force terrible de briser un silence peut-être rempli d'angoisse ? Celui qui, a priori, souhaitait que la vérité lui soit dite le moment venu, va alors peut-être la refuser, déplorer d'avoir eu à l'entendre. Et inversement pour celui qui aurait a priori aimé ne rien savoir et qui appréciera d'entendre la vérité. Un silence douloureux pour celui qui aurait apprécié que ne lui soit pas caché ce dont il commence à se douter ?

Faisons-nous silence autour de nous sur notre propre mort, quand elle n'apparaît pas encore à échéance certaine ? Y pense-t-on parfois, sans obsession, ne serait-ce que pour protéger le cas échéant ceux que l'on aime (valeurs à transmettre, testament...) ? En parlons-nous avec ceux que l'on aime, comme pour les accompagner à l'avance, si le moment vient pour soi d'abord, et les aider à vivre moins mal leur deuil à venir ? Peut-être que la société parle de certains morts comme pour souligner que cela ne nous concerne pas en cet instant. Mais doit-on quand même supporter, pour ce qui nous concerne, ce que la société se refuse désormais à porter globalement ? À chacun de mesurer la part nécessaire de silence et celle d'expression qu'il souhaite donner à ce sujet grave, qu'il s'agisse de sa mort ou de celle de ses proches.



À la croisée des écoutes, la rencontre

Jean-Christophe Debauge questionne **Pierre Reboul**, bénévole à l'association J.A.L.M.A.L.V. (Jusqu'à la mort accompagner la vie) et directeur éditorial du livre *Sortir du silence*, édité par S.O.S Amitié.

PAR JEAN-CHRISTOPHE DEBAUGE
Comité de rédaction

■ Comment avez-vous connu S.O.S Amitié ?

PR : Je n'ai jamais appelé S.O.S Amitié mais je connaissais l'association de réputation et par des connaissances proches qui avaient témoigné de la qualité d'écoute de cette institution. Je n'ai pas osé faire le pas de rencontrer S.O.S Amitié. C'est votre association qui m'a demandé d'intervenir dans le cadre du congrès national de Nancy en 2014 sur le thème de l'engagement. Habitant Grenoble, pour me documenter sur vos activités, j'ai rencontré les écoutants du poste. Ils m'ont prêté des revues. J'ai tout de suite été intéressé par cette forme de travail et d'engagement.

■ Le congrès a été l'occasion d'une rencontre avec S.O.S Amitié ?

PR : Oui, je suis très attaché à ce terme de rencontre. J'étais très intimidé d'être parmi vous, mais une rencontre a eu lieu, un moment très fort. La rencontre, pour moi, c'est le centre de la relation, le cœur, l'essence de ma vie. Je cite Martin Buber qui écrit « Je me reçois de l'autre ». Cette attente de l'autre me construit, fonde une grande partie de mon identité. Le congrès a été l'occasion d'une rencontre réciproque.

■ Après le congrès, vous est venue l'idée de réaliser un livre...

PR : J'avais déjà écrit l'ouvrage *Écouter pour accompagner*, et je trouvais pertinent de faire

connaître au grand public l'écoute spécifique pratiquée à S.O.S Amitié.

L'élaboration du livre s'est faite en plusieurs phases. Au début, je voulais faire le livre seul à partir de la documentation qui m'avait été donnée. Et donc j'ai proposé à votre fédération un plan qui a été soumis à une équipe. Cela a été l'occasion d'échanges très riches. Je me suis rendu compte que je faisais fausse route et qu'il existait dans votre association des écrits de très grande qualité, comme ceux de la revue. Un comité de rédaction a alors été réuni, composé de membres aguerris de l'association. Le plan a été largement remanié. Puis chacun s'est saisi d'un sujet, d'un thème. Ensuite, tout s'est déroulé très vite, il y a eu des allers-retours. C'était très agréable de travailler ensemble. On ne pense jamais seul !

■ Le mot silence figure dans le titre de cet ouvrage, mais curieusement il n'apparaît pas dans la suite du texte. Comment l'expliquez-vous ? De quel silence parle-t-on ?

PR : En effet ! Ma réponse, c'est que nous étions dans la dynamique de présenter l'histoire de S.O.S Amitié, son expansion ; nous étions plutôt attachés au contenant qu'au contenu de l'écoute. Il fallait sortir du silence ! Pourtant le silence est au cœur de l'écoute, il n'y a d'écoute qu'en contrepoint du silence !

■ Vous êtes un membre actif de J.A.L.M.A.L.V. Quelle est votre expérience du silence dans l'écoute ?

PR : Il y a des débats très importants à J.A.L.M.A.L.V. actuellement. Certains sont des puristes de la parole, il s'agit pour eux d'écouter et seulement d'écouter. D'autres,

dont je fais partie, pensent qu'il y a écoute à partir du moment où il y a médiation. Des actes peuvent donc être médiateurs d'écoute (offrir une tisane, aller faire une visite dans une chambre, lire un courrier, sortir un fauteuil...) à condition que ce ne soit pas un service, et que cela permette la rencontre.

On peut écouter avec le corps. Le corps est très important ; écoute genou contre genou, visage contre visage, prendre dans les bras... Il me serait difficile par exemple d'écouter au téléphone comme vous le faites. Je suis un méditerranéen ; sans l'expression du corps, je suis moins à l'aise. Pourtant il m'arrive de recevoir un coup de fil de personnes en deuil qui ont besoin d'un espace pour se poser.

Nous sommes aussi au chevet de personnes dans le coma. Je fais alors « le pari de la présence ». Il n'y a pas de mourant, mais des vivants et des morts. Il faut s'approcher d'une personne qui est dans le coma, l'échange est encore possible ; il faut « dire » pour reprendre contact. Vous, à S.O.S Amitié, vous avez des appels muets, ce n'est pas très différent. Il faut écouter avec sa disposition intérieure, être présent. Je suis toujours épuisé quand j'écoute avec le silence : on est alors physiquement requis ! Ce n'est pas anodin.

■ Quels sont vos projets en cours ?

PR : Je suis actif dans plusieurs autres associations travaillant auprès de sans domicile fixe, les soins palliatifs, d'autres lieux où l'écoute est l'essentiel de ce que nous pouvons apporter. Un ouvrage sur les enfants endeuillés pourrait voir le jour. Étant également formateur, un projet de co-formation J.A.L.M.A.L.V. et S.O.S Amitié est en train de se monter. Voilà une aventure dont on pourra reparler !

Haïku
De ton silence
Elle se rit
La lune

La petite chronique de Michel ou le regard décalé d'un psy de partage

PAR MICHEL MONTHAIL

Psychologue clinicien, psychothérapeute, superviseur d'équipes soignantes, animateur de partages supervisés au sein de S.O.S Amitié La Rochelle depuis 1987.



Un silence retentissant

Ce désir que nous avons d'entendre... y compris le silence, les silences.

Enfant, j'avais un coquillage qui, lorsque je le portais à l'oreille, faisait entendre la mer. Or, cette conque était vide.

Comme si ce que nous entendons du silence était la projection de notre intériorité. La capacité à entendre le silence traduit notre capacité à accueillir, contenir, faire écho. Comme le coquillage, le silence révèle ce qui est en nous.



Entendre le silence ?

A priori, le silence, absence de signal, ne devrait pas être perçu. Cependant, nous faisons cette expérience étrange de saisir ce qui ne se montre pas. Le silence comme le vide en physique quantique, qui est un espace d'énergie potentielle, pourrait être un espace de parole et de vie potentielles.



En amont ...

Le silence n'est, paradoxalement, qu'une expression extérieure du sujet ; de fait, le ressenti ou l'expérience intérieure vécue par la personne peut être tout l'inverse, avec un bouillonnement de pensées. Ainsi, certains psychotiques se murent dans le silence tandis que leur esprit déborde.

Se taire pourrait être une manière de maîtriser un flot intérieur.



Le silence s'expérimente en relation

Nous avons tous le souvenir d'un moment passé à côté d'un être silencieux. Ce que nous avons ressenti diffère selon la relation établie avec la personne et de la tâche à réaliser. Ce que nous vivons dans le silence dépend de ce contexte mais aussi de notre perception de l'attitude de l'autre envers nous. Si elle est attentive, ce silence est vécu comme soutenant, stimulant ; si elle est indifférente ou hostile, nous sommes renvoyés à notre solitude, à une peur.

Ainsi, le silence est une expérience personnelle qui peut émerger chez chacun en écho au silence de l'autre. Spécialement à l'écoute. Ce n'est pas forcément le silence de celui qui ne parle pas qui est dérangeant mais le silence en nous-mêmes générateur d'une émotion.



L'écoute du silence à S.O.S Amitié

Sur internet (au chat), le silence se traduit par l'absence de mots nouveaux écrits sur l'écran, de réponse dans les échanges.

Le « temps » qui passe, « vide », caractérise toutes ces situations de « silence » au téléphone ou sur internet.

L'écouter est en prise avec ce temps vide auquel il veut donner du sens, comme en témoignent les partages.

Sur la ligne, nous essayons de repérer l'état supposé de la personne.

Se tait-elle sereinement, pour elle-même... ou vit-elle un état de souffrance ? Est-elle dans un « innommable », irréprésentable... ou seulement un « indicible » pour l'instant, les mots n'émergeant pas encore ?

De ces deux hypothèses découlent deux attitudes extrêmes :

- sérénité, lorsque le silence est vécu comme réflexion, dédié à l'approfondissement de la pensée ;

- angoisse et tension lorsque nous imaginons ce silence comme l'expression d'une souffrance, d'un impossible à dire. Cette position engage la bienveillance de l'écouter qui s'investit d'une « mission » afin qu'advienne enfin une parole en attente.



L'écouter

Cette attitude de l'écouter (ou du psy) évoque le travail de l'accoucheur (une maïeutique).

Le bénévole semble parfois impatient que des paroles soient dites.

J'entends en partage : « Parce qu'il ne se passe rien... Parce que d'autres attendent... Parce que ça n'évolue pas... Parce qu'on ne sait pas à quoi ça sert d'attendre lorsque l'appelant ne dit rien après la relance (ou bien toujours la même chose)... »

Ce qui fait résistance chez l'écouter dans son écoute du silence, semble toujours du même ordre : une attente d'efficacité qu'il se donne, un objectif implicite à atteindre (faire parler, faire dire, soulager...) dont la réalisation, même partielle, le valoriserait.

Or, comment savoir ce que vit l'appelant dans ce silence ?

Et si cette relation muette était comme l'expérience fondatrice du lien : un proche tient la main d'un grand vieillard affaibli sur son lit d'hôpital ou d'un enfant endormi...

« Tenir la main » ne produit aucun effet de langage, aucun discours, et cependant...

Si l'on percevait cette relation silencieuse appelant/écouter sur le modèle d'une main que l'on tient ? Une présence de bouche muette à oreille disponible et attentive ?

Le temps passé dans ce silence « qui ne produit rien » de mesurable en paroles sonores ou écrites, serait comme le temps assis au bord du lit à regarder l'enfant dormir. Sachant, sentant notre présence, son sommeil en serait plus paisible, les cauchemars de la fièvre moins violents. Quel enfant ne se souvient pas de cette présence silencieuse qui l'a aidé à passer la nuit, sa confiance restaurée ?

Albi
05 63 54 20 20
BP 70 - 81002 Albi cedex

Angers
02 41 86 98 98
BP 72204
49022 Angers cedex 2

Annecy
04 50 27 70 70
BP 360 - 74012 Annecy cedex

Arras
03 21 71 01 71
BP 50511 - 62008 Arras cedex

Avignon
04 90 89 18 18
BP 128
84007 Avignon cedex 1

Besançon
03 81 52 17 17
BP1572
25009 Besançon cedex

Bordeaux
05 56 44 22 22
BP 20002
33030 Bordeaux cedex

Brest
02 98 46 46 46
BP 11218
29212 Brest cedex 1

Caen
02 31 44 89 89
Maison des associations
7 bis, rue Neuve Bourg
l'abbé
14000 Caen

Charleville-Mézières
03 24 59 24 24
BP 444 - 08098 Charleville-
Mézières cedex

Clermont-Ferrand
04 73 37 37 37
Centre Jean Richepin,
17 rue Jean Richepin
63000 Clermont-Ferrand

Dijon
03 80 67 15 15
Maison des Associations BV8
2 rue des Corroyeurs
21068 Dijon cedex

Grenoble
04 76 87 22 22
BP 351
38014 Grenoble cedex

La Rochelle
05 46 45 23 23
BP 40153
17005 La Rochelle cedex 1

Le Havre
02 35 21 55 11
BP 1128
76083 Le Havre cedex

Le Mans
02 43 84 84 84
BP 28013
72008 Le Mans cedex 1

Lille
03 20 55 77 77
BP 10 - 59010 Lille cedex

Limoges
05 55 79 25 25
BP 11 - 87001 Limoges cedex

Lyon Caluire
04 78 29 88 88

Lyon Villeurbanne
04 78 85 33 33
BP 11075
69612 Villeurbanne cedex

Marseille
04 91 76 10 10
BP 194
13268 Marseille cedex 8

Metz
03 87 63 63 63
BP 20352 - 57007 Metz cedex 1

Montpellier
04 67 63 00 63
BP 6040
34030 Montpellier cedex 1

Mulhouse
03 89 33 44 00
BP 2116
68060 Mulhouse cedex

Nancy
03 83 35 35 35
BP 212 - 54004 Nancy cedex

Nantes
02 40 04 04 04
BP 82228
44022 Nantes cedex 1

Nice
04 93 26 26 26
BP 1421 - 06008 Nice cedex 1

Perpignan
04 68 66 82 82
BP 40456
66004 Perpignan cedex 4

Poitiers
05 49 45 71 71
BP 21 - 86001 Poitiers cedex

Reims
03 26 05 12 12
Maison de la vie associative
Boîte 214/56
122 bis rue du Barbâtre
51100 Reims

Rennes
02 99 59 71 71
BP 70837 35008 Rennes cedex

Roanne
04 77 68 55 55
19 rue Benoît Malon
42300 Roanne

Rouen
02 35 03 20 20
BP 1104
76174 Rouen cedex 1

St Étienne
04 77 74 52 52
Maison des Associations,
Casier 101
4 rue André Malraux
42000 St Etienne

Strasbourg
03 88 22 33 33
BP 125
67028 Strasbourg cedex 1

Toulon
04 94 62 62 62
BP 2028
83060 Toulon cedex

Toulouse
05 61 80 80 80
BP 31327
31013 Toulouse cedex 6

Tours
02 47 54 54 54
BP 11604
37016 Tours cedex 1

Troyes
03 25 73 62 00
BP 186
10006 Troyes cedex

S.O.S HELP

English speaking

01 46 21 46 46
BP 43
92101 Boulogne-Billancourt cedex

S.O.S Amitié en FRANCE

Nord Franche-Comté

03 81 98 35 35
Esp. Associatif - 1 rue du Château
25200 Montbéliard

Orléans

02 38 62 22 22
BP 5251
45052 Orléans cedex 1

Paris & Ile-de-France

01 42 96 26 26
Secrétariat 7 rue Heyrault
92100 Boulogne-Billancourt
cedex

Pau

05 59 02 02 52
BP 555
64012 Pau université cedex

Pays d'Aix

04 42 38 20 20
BP 609
13093 Aix-en-Provence cedex
02

